

UN BAL A L'OPÉRA

UN BAL A L'OPÉRA

UN BAL A L'OPERA

I

La neige fouettait les vitres ; dix heures du soir sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule, et, dans le boudoir d'un petit hôtel de la rue de la Pépinière, deux personnes, confortablement assises au coin d'un bon feu, devisaient en savourant un thé servi à l'anglaise.

C'était d'abord madame Thurel, veuve dont le deuil, passé volontiers du noir au violet, tournait rapidement au rose.

Mariée à seize ans à l'une des notabilités du report et du sport, dont la fin tragique a marqué dans les annales de la Bourse et de l'Opéra, madame Thurel, malgré ses quarante ans, était remarquable par une beauté vivace dont la conservation ne semblait pas tributaire de l'art.

A sa sortie du couvent, elle allait commencer à épeler, avec Henri de Courbezon, son cousin, la préface du poème éternellement sublime et jeune de l'amour, lorsqu'on la maria à M. Thurel. Le cousin était officier de marine, il partit résolu à se faire tuer à la première occasion.

C'est lui que nous retrouvons auprès de madame Thurel.

En vingt-quatre ans, il était devenu amiral et redevenu l'esclave d'autrefois.

— Vous avez beau tourmenter ce feu, disait madame Thurel d'une voix affectueuse mais taquine, je soutiens, moi, que vous n'aimez pas Georges.

— Vous osez me dire cela ! s'écria M. de Courbezon, brandissant les pincettes comme un sabre d'abordage. Corps du Christ ! avez-vous juré, ma cousine, de me faire perdre, le peu de raison que mon amour...

— Prenez garde, amiral, vous réveillez Domingo, et bien pis, vous allez, à cinquante ans, commettre... une déclaration.

Domingo, qui dormait sur les genoux de madame Thurel, était un ouistiti rapporté d'Amérique par M. de Courbezon.

— Le grand mal ! s'écria l'amiral.

— Je vous disais donc que vous n'aimez pas mon fils ; j'ose maintenir mon dire, à quelques dangers que m'exposent vos belliqueuses fureurs.

— Mais, chère Elisabeth, songez qu'aimer ce bon Georges, c'est vous aimer !

— Encore !... fit madame Thurel d'une voix qui sentait plus la provocation que le reproche.

— Toujours !

— Je n'entends pas dire que votre cœur soit fermé à mon enfant, loin de là ! je prétends seulement que ce n'est pas aimer les gens, ou du moins, c'est mal les aimer que de choyer, ainsi que vous le faites, jusqu'à leurs défauts...

— Votre fils a donc des défauts ?

— Vous ne les connaissez pas ?...

— Ma foi... non...

— Voulez-vous que nous les énumérions ?

— Émanerons... EL d'abord, cousine, vous ne lui contesterez pas votre esprit charmant...

— De la flatterie ?

— Il est le miroir vivant de votre beauté, de votre grâce.

— Amiral, vous êtes insupportable !...

— Si vous saviez comme ce brave garçon vous aime !

— Le beau mérite ! est-ce que je ne l'adore pas ?

— Vous êtes sévère pour lui.

— Ce que vous aimez dans mon fils, à votre insu, mon cher ami, c'est mon reflet. Pour moi, qui chéris en lui la créature dont Dieu m'a donné mission de former le cœur, je ne dois pas l'aimer pour moi, mais pour lui.

— Que lui reprochez-vous ?

— De n'être pas assez sérieux...

— Il a vingt-quatre ans !

— De ne pas songer à l'avenir...

— Au diable l'avenir ! s'écria M. de Courbezon, s'arrachant de son siège par un effort douloureux, avez-vous donc oublié que c'est dans l'intérêt de notre avenir que votre mère nous a séparés ? Cet avenir, auquel sa prévoyance nous a sacrifiés, qu'a-t-il été pour moi ? une folle et pénible course au clocher où j'ai attrapé, dans l'espoir chimérique d'un peu de renom, d'innombrables infirmités... Ah ! quand je me prends à songer que votre enfant pourrait être le mien, vrai, je deviens fou...

— Si Georges était votre fils, demanda madame Thurel avec une ironie à fleur d'eau destinée à dissimuler un lointain regret, dois-je admettre que

vosre folie irait jusqu'à encourager sa manie de versifier ? car il fait des vers....

— Les sots n'en fout pas ! Vous souvient-il, Élisabeth, de certain acrostiche élucubré par moi ? Il ne brillait pas par la rime...

— Moins encore par la raison...

— Je ne m'étais préoccupé que d'y mettre mon âme tout entière ; et, quoiqu'il y ait bien longtemps de cela, il me semble vraiment que je me le rappellerais encore... Voyons donc...

— A quoi bon, mon cousin, je ne l'ai point oublié !...

Ces mots, dits avec tendresse, rendirent pour un moment à l'amiral le bonheur de ses vingt ans ; et comme il savourait silencieusement cette joie, madame Thurel reprit :

— Ainsi, mon ami, vous trouvez convenable que Georges néglige les études sérieuses pour rimailler ?

— Talleyrand faisait des mots, reprit l'amiral souriant encore au passé, Georges fera des épigrammes...

— Trouvez-vous sage que, souffrant comme il est, il hante les réunions publiques, les bals de l'Opéra, lorsque je lui avais fait promettre, en quittant le collège, de n'y jamais mettre les pieds ?

— C'était abuser de votre pouvoir.

— Approuvez-vous son manque de foi ?

— Vous ne le croyez pas. Cependant, sa désobéissance est autant votre faute que la sienne ; votre fils est un homme, et votre tendresse, quelque peu jalouse, ne veut voir en lui qu'un enfant...

— Peut-être en accusez-vous plus ma coquetterie que ma tendresse ? demanda madame Thurel.

— Je n'entends dire que ceci : En amour, en amour maternel surtout, le trop est quelquefois l'ennemi du bien.

— Quoiqu'il en soit, je me suis mis en tête de surprendre Georges manquant à sa parole, et je le surprendrai...

— Vous aurez tort... Puis-je vous demander comment vous vous y prendrez ?

— J'irai à l'Opéra. Je meurs d'envie de voir ce bal... auquel M. Thurel a toujours refusé de me conduire.

— Vous, au bal de l'Opéra ! seule ! Vous n'irez pas ?...

— De grâce, mon cousin, ne prenez pas ainsi votre voix d'amiral, elle agace Domingo. Ai-je dit que j'irai seule.'

En cet instant, des coups discrets furent frappés à la porte du boudoir.

— Entrez ! commanda madame Thurel : c'était Eugénie, la femme de chambre.

— Madame a sonné ?

— Non.

— Madame voudra bien m'excuser, car j'ai une si forte migraine que le bourdon de Notre-Dame est en pleine volée dans mes oreilles.

— Il serait bon de vous coucher, dit l'amiral.

— Si madame le permettait... du reste, tout est préparé.

— Vous pouvez vous retirer.

— Si cependant madame avait besoin de mon service cette nuit, qu'elle ne craigne pas de me déranger.

— Vous pouvez dormir tranquille.

Eugénie sortit, réprimant à peine une folle envie de rire.

— M. de Courbezon, reprit madame Thurel en femme qui doute peu de son empire, voulez-vous me conduire au bal de l'Opéra ?

— Comment... vous persistez ?

— Le pouvez-vous ?

— Je suis à vos ordres malgré ce maudit rhumatisme ; néanmoins, acceptez un conseil...

— J'accepte votre bras.

— C'est... une... imprudence...

— Henri... je le veux !

— Que votre volonté soit donc faite ce soir comme toujours ! répondit M. de Courbezon mal résigné ; mais comment ferons-nous ?

— Rien de plus simple ; vos chevaux sont en bas qui, comme vous, rongent leur frein ; dans une demi-heure nous partons ; en route vous me procurerez un domino.

— Très-bien !... Et si votre fils n'y est pas ?

— Je lui ai entendu donner rendez-vous à une heure, au foyer, à son ami Alphonse.

— Un secret surpris ?...

— A peu près, répliqua joyeusement madame Thurel, fière d'une victoire qu'elle n'avait pas espérée si facile.

— Pauvre Georges ! murmura M. de Courbezon qui se reprochait sévèrement sa complicité.

— Plaignez-le... Est-ce que sa désobéissance mérite la moindre indulgence ?

— Sa désobéissance ?... On ne réclame pas d'un jeune homme une semblable promesse.

— Alors il faudra me contenter de l'intriguer.

— Cela vaudra déjà mieux ; encore cette démarche n'est pas sans danger, car, enfin, Georges peut vous reconnaître...

— Rassurez-vous, éternel sermonneur ; sous le masque, je saurai bien me souvenir que j'ai été jeune ; bien encapuchonnée, je veux n'avoir pas plus de trente ans !

— Ce sera difficile...

— Parce que ? questionna vivement la coquette cousine, qui, on l'a vu, supportait mal la contradiction

— Parce que, à la seule idée du plaisir que vous vous promettez à tourmenter Georges, vos yeux ont déjà l'éclat de leurs vingt ans ! Mais, Elisabeth, une dernière objection : si votre fils allait vous traiter irrespectueusement ?...

— Me prenez-vous pour une folle ?...

— Ah ! si j'étais votre mari...

— J'aurais un époux quinteux !

— Dites circonspect...

— Un tyran ! qui, sous le spécieux prétexte de prudence, se croirait autorisé à n'avoir plus d'égards pour mes désirs.

— Hélas ! Elisabeth, que vous savez trop le contraire !... Gomment me travestissez-vous ?

— J'autorise le faux nez.

II

Qui n'a pas été au bal de l'Opéra ?

Qui n'a pas admiré, une fois dans sa vie, l'indescriptible féerie de ce coup d'œil ? Qui n'a pas été ébloui de ces milliers de lumières reflétées par des milliers de cristaux ? Qui ne s'y est pas senti étourdi par les cris, par les rires, décontenancé par les quolibets, enivré par les fleurs ? Qui n'a pas été tenté, ne fût-ce qu'un instant, de se laisser entraîner par cette folie communicative du bacchanal que provoque l'orchestre irrésistible !

Celui qui n'a pas assisté à ces fêtes fantastiques sans rivales, qui ne s'est pas heurté à ces farandoles de convulsionnaires ; celui qui ne connaît pas ces saturnales d'anges déchus rivos à des fous déchaînés, celui-là ne sait rien du monde fantaisiste.

Le 3 février 1866, présidé par Strauss, le bal de l'Opéra tenait tout ce que l'imagination la plus juvénile, même la plus échevelée, pouvait raisonnablement espérer en costumes excentriques, en rigolbochomanie, en faciles intrigues.

A cette heure où les danseuses faméliques : Madelaines, lorottos, markousquettes, biches, musardines, et moins que cela, n'ont plus d'oreilles que pour les grondements de leur estomac, à cet instant suprême où la prévoyance impose aux plus jolies bohèmes en demi-solde une amabilité d'autant plus provoquante que l'admiration devient plus clair-semée ; enfin, vers trois heures du matin, tapi dans un coin du foyer, un jeune homme retenait, par de joyeuses folies, un élégant domino toujours prêt à s'échapper et toujours retardé par le plaisir de la réplique.

Autant qu'on en pouvait juger, leur conversation paraissait tout ce qu'elle pouvait-être dans un lieu où la liberté de mystification a ses coudées franches ; tour à tour animée ou languissante, elle n'en était pas moins passée des plaisanteries d'escarmouche aux coquetteries d'une conversation presque intime.

Lorsque le domino parlait, la figure du jeune homme, moins régulière qu'expressive, reflétait les sensations qui le dominaient ; l'étonnement, la satisfaction, le doute, l'appréhension, l'espoir, les timidités du respect conquis, se révélaient sur ce loyal visage en rougeurs et en pâleurs successives.

— Bien mauvaise cause que vous soutenez-là... disait la dame.

— Non pas !... puisque vous venez d'avouer que vous m'avez aimé dès l'instant que vous m'avez vu...

— Aimé ?... Ai-je dit vraiment « aimé ? »

— Je l'affirme ?

— J'ai eu tort. J'aurais dû dire adoré !

— Pourquoi vous moquer de moi ?

— Privilège du masque...

— M'aimez-vous depuis longtemps ?

— Indiscret !...

— Dites-le moi, je vous en supplie !

— Depuis votre entrée dans le monde.

— Quand et où m’avez-vous vu pour la première fois ?

— Presque à ma sortie du couvent, chez votre père.

— Si je devine qui vous êtes... avouerez-vous ?

— Vous ne devinerez pas.

— Je veux essayer : cette main, qui n’a pas sa pareille, ne peut appartenir qu’à la gracieuse madame Varrin ?

— Vraiment ? Par malheur, madame Varrin n’a pas de mains, elle a des nageoires.

— Au modelé de ce bras, qui méconnaîtrait madame de Lestard ?

— Tout le monde.

— Diable ! je ne suis pas heureux dans mes appréciations, observa Georges avec un rire contraint.

— Vous ne nommez pas Alice Geoffroy ?...

— Vous la connaissez aussi ? Alors, vous ne devez pas ignorer qu’orpheline, mariée bien jeune à un vieillard qui, deux ans après, mourait, la laissant ruinée, ma cousine est rentrée au couvent, l’année dernière.

— Je le sais... On disait même qu’elle y allait chercher l’oubli d’un amour sans espoir.

— Parlons d’autre chose, madame, répliqua le jeune homme avec tristesse.

Après un silence, il reprit : Votre voix rappelle celle de la séduisante Marie de Villerans.

— Vous avez raison, monsieur Thurel, riposta la rieuse inconnue, vous n’êtes pas heureux dans vos remarques, et, si je vous excuse, c’est moins par bonté d’âme que parce que cet affreux masque assourdit ma voix qui, d’ailleurs, est fort enrouée depuis quelques jours.

— Et de trois ! fit le jeune homme piteusement..

— Quand je vous assurais que vous ne devineriez pas ! Il faut y renoncer.

— Vous vous êtes trop hâtée de préjuger, madame !... En vérité, je suis inexcusable de n’avoir pas reconnu à cette main, à cette voix, à ces sarcasmes, l’adorable lutin qu’on nomme madame La Blinière, à laquelle je suis heureux de présenter mes humbles hommages,

— Lavinia ? ce cerveau brûlé à qui l’amiral, son oncle, a eu la déplorable fantaisie de faire donner une éducation tout américaine !

— Élevée dans la liberté de son cœur, de sa personne, de sa pensée par l’homme le plus honorable qui se puisse trouver, répliqua Georges sur le ton

d'une protestation ferme et respectueuse, madame La Blinière est en tous points digne des plus grands respects, et j'ai pour elle, madame, avec tous, une profonde estime...

— Je me ferai un devoir, en même temps qu'un plaisir, de lui révéler vos sentiments, lorsque je lui écrirai à Nice, où elle doit être en ce moment, car elle a annoncé son départ pour hier matin.

— J'ignorais qu'elle eût quitté Paris. Je me résigne à confesser, madame, que ma mémoire, confondue par tant d'esprit, de malice et de grâce, me fait de plus en plus défaut. Mais, si je n'ai l'honneur de vous connaître que depuis une heure, il me semble, néanmoins, que je vous ai toujours aimée.

— Moi, monsieur, je confesse volontiers, que de toutes les folies que vous m'avez débitées, cette dernière est la plus réjouissante.

— Enfin, madame, reprit Georges devenu soucieux, aurez-vous la générosité de faire trêve à une lutte trop à votre avantage pour vous amuser bien longtemps ? Vous plaît-il que nous parlions quelque peu raison ?...

— Raison... au bal de l'Opéra !

— Est-ce un refus ?

— Aucunement.

— Alors, daignez accepter mon bras.

— Oh non ! je suis fatiguée, mais je vous écoute :

— Veuillez, madame, me rendre cette justice que, depuis l'heure où je vous ai rencontrée, je ne vous ai point, une seconde, assimilée aux distractions auxquelles je venais demander quelques instants de plaisir et d'oubli.

— D'oubli ! répéta le domino avec un regard de tendre sollicitude. Est-ce l'oubli d'une maîtresse, d'un chagrin, d'un amour que vous cherchez ?

— Oui, chère inconnue, répliqua le jeune homme souriant, quoique profondément ému par l'expression de ce regard.

— Ainsi vous êtes malheureux, vous, monsieur Georges !

— Oh non, pas en ce moment ! et même, je me sens si consolé, si bien près de vous, que je veux y rester toujours...

— Toujours ! sans me connaître ?...

— Détrompez-vous, madame, je vous connais ; j'en suis sûr maintenant, et ce n'est pas la première fois que votre voix a charmé mes chagrins.

— Comment cela ?

— Le sais-je ! Dans mes rêves peut-être. Il n'est pas jusqu'aux senteurs qui vous entourent qui ne me rappellent des parfums préférés. Enfin, madame, si les yeux du corps ne vous reconnaissent pas, croyez qu'il n'en est pas de même de ceux de l'âme.

— Cessons ce badinage.

— Un badinage qui fait battre mon cœur jusqu'à se rompre dans ma poitrine...

— Imprudente !

— Si je ne vous connaissais pas, est-ce que je n'aurais pas, depuis longtemps, exprimé quelque désir moins respectueux que celui de vous mériter ? Est-ce que ma bouche aurait désappris près de vous l'éloquence facile des faciles amours ? Vous voyez bien que je vous connais et que je vous aime !

— Monsieur Georges, taisez-vous ! Il faut nous séparer ; il est grandement temps de mettre fin à cette situation dont la pureté de mes intentions ne m'avait pas permis de voir le ridicule.

— Ainsi, madame, l'affection que vous disiez avoir pour moi n'était qu'une mystification...

— Monsieur Georges, promettez-moi d'oublier cette soirée.

Pendant qu'elle disait ces mots, l'inconnue, rassemblant autour d'elle les plis de son domino, essaya de se lever, mais le jeune homme s'empara de ses mains et lui dit avec une douloureuse véhémence :

— Qui que vous soyez, madame, il n'est pas possible que vous m'abandonniez ainsi ; oui, vous m'aimez, cette voix n'a pas menti, ce regard n'a pas joué la sollicitude. Je sens vos artères, ces voix du cœur, battre à l'unisson des miennes, et le seul caprice suffirait pour que je vous dise un éternel adieu ! N'y comptez pas, madame, ne l'espérez pas !...

— Monsieur, veuillez me laisser libre, je veux partir.

— C'est impossible ! Je ne vous quitte pas...

— Jeune homme, vous abusez de la bienveillance de madame, dit un domino d'une haute taille, et qui, depuis dix minutes, s'était rapproché insensiblement des deux interlocuteurs.

— Est-ce que vous auriez la prétention de me donner une leçon ? demanda Georges en se plaçant devant le nouveau venu.

— Monsieur Thurel !

— Qui êtes-vous ? vous qui me connaissez aussi, questionna le jeune homme avec arrogance.

— Ah ça ! mon cher monsieur, pour m'interroger sur ce ton, est-ce que vous cherchez une querelle ?

— Ce que je cherche, mon grand monsieur, c'est un éditeur responsable des mystifications de madame...

— Corps du...

Un mouvement d'effroi du domino avait suffi pour calmer instantanément le géant, mais à l'exclamation connue de : Corps du Christ ! Georges tressaillit ; il promenait un regard scrutateur sur les dominos, et allait continuer la querelle rien que pour entendre encore cette voix déguisée parle masque, lorsqu'un charmant bébé, donnant le bras à un Chicard, dont le casque était surmonté d'un plumet haut comme un sapin de vingt ans, se plaça devant Georges...

— Bonsoir, Georges ! cria le bébé d'une voix enfantine et en lui offrant un énorme bâton de sucre de pomme, veux-tu de mon na-nan ?

— Laissez-moi ! dit Georges impatienté...

— Il n'est pas content, petit Georges ? Maman a donc refusé de garnir le gousset de son fils ? Dame, elle n'aime pas que Georges aille à l'Opéra... Pauvre n'ami ! va !...

— Faites-moi le plaisir de me montrer vos talons, et le plus tôt possible, s'écria le jeune homme avec colère.

— De quoi, de quoi !... observa le Chicard, on manque d'indulgence pour mon bébé ? un moucheron que je nourris depuis une demi-heure du racahout de mon éloquence !

— Allez au diable ! s'écria Georges au comble de l'exaspération.

— Hi ! hi ! pleura le bébé avec des sanglots d'enfant gâté ; puisque c'est comme ça, la première fois que je verrai petite mère Thurel, je lui dirai...

— Quelle est la drolesse qui ose parler de ma mère ? s'écria Georges en arrachant le masque du bébé... Ah ! c'est vous, Eugénie !...

L'insulte faite à la femme de chambre avait été si imprévue, elle est si peu dans les mœurs carnavalesques, que le Chicard en resta confondu.

Toujours avide de mouvement et de scandale, la foule s'amassa en un clin d'œil.

Profitant du déplacement qui en fut le résultat, le géant et sa compagne s'esquivèrent au bras l'un de l'autre.

— Ça ne se passera pas comme ça, hurlait le Chicard remis de sa stupeur.

— N'abusez pas des privilèges du bal, répliqua Georges honteux d'être le point de mire de tant de regards ; voici ma carte.

— Ta carte ! Y as-tu mis le plat du jour ?

— Votre adresse, monsieur !

— Elle est au bout de mes bottes, mon gentilhomme.

La querelle menaçait de s'envenimer, à la satisfaction du public que les lazzis poissards du Chicard amusaient, lorsque les préposés de l'administration intervinrent et le firent sortir.

S'approchant de Georges, le bébé, le loup à la main, lui dit d'une voix piteuse :

— Ne m'en veuillez pas trop, monsieur Georges, je ne parlais pas pour vous faire de la peine ; il y va de ma place, j'espère que vous me pardonneriez...

— J'ai aussi mes torts.

— Par rapport à mon masque ?... je n'y pense plus !

— Dites-moi, avez-vous remarqué le colossal domino avec lequel je causais ?

— Vous appelez cela causer ? Oui, je l'ai remarqué. C'est même, monsieur Georges, parce que j'ai vu que votre.. causerie menaçait de mal finir que j'ai pris la liberté de vous parler.

— Vous ne l'avez pas reconnu !...

— Pas le moins du monde.

— J'ai cru un instant que c'était l'amiral.

— Quelle idée !... M. de Courbezon n'est ni si fort ni si grand. D'ailleurs, je l'ai laissé maudissant ses rhumatismes et prenant le thé avec madame.

— Regardez ce domino, là... dans le coin où j'étais ; le reconnaissez-vous ?

— C'est une vieille soupeuse sous la remise...

— Taisez-vous, malheureuse, si elle vous entendait ! elle est de l'intimité de ma mère.

— Ça !... Si c'est une honnête femme, qui n'a pas voulu qu'on la reconnaisse, elle peut se vanter d'avoir fièrement réussi... Et maintenant, dit la femme de chambre remettant son masque, je vous quille, car j'entends ma mazurke favorite. Danse qui peut ! s'écria la soubrette levant la jambe à rendre un centimètre à Rigolboche.

— Que je vous suis reconnaissant, madame, de n'avoir pas profilé de la bagarre pour vous éloigner ! dit Georges encore ahuri et saluant avec déférence le domino qui avait pris la place de madame Thurel.

— C'est la faute de mon cavalier qui m'a abandonnée.

— Décidément, pensa le jeune homme, ce n'était pas M. de Courbezon.

— Vous avez dû trouver mon emportement bien ridicule !

— Ce bébé n'a eu que ce qu'il méritait : ces espèces se croient tout permis.

— Rien qu'au changement de votre voix, je devine que si vous me pardonnez, vous n'oubliez pas !

— Ma voix vous semble-t-elle désagréable ?

— Non, mais elle était évidemment plus douce avant cette sottise affaire. Je vous prie d'en agréer mes plus humbles excuses...

— Je les reçois de confiance. J'accepte même, par dessus le marché, le souper dont vous ne parlez pas et que je vous autorise à m'offrir, beaucoup moins humble que vos excuses.

A la façon dégagée dont ces mots furent dits, le jeune homme ne put se défendre d'un mouvement de surprise ; mais, se rappelant le lieu où ils se trouvaient, il répondit avec préoccupation :

— Puisque vous m'accordez cette faveur inespérée, voulez-vous que nous partions ?

— Décidément non, reprit le domino qui avait promptement deviné qu'elle ne devait sa bonne fortune qu'à un quiproquo ; j'ai réfléchi sur les conséquences de ma plaisanterie, que penseriez-vous ? et puis...

— Rassurez-vous, madame, vous trouverez en moi l'homme du monde dont vous avez droit d'attendre le plus d'égards.

— Puisqu'il en est ainsi... je m'abandonne à vous, j'ai ma voiture...

Georges prit la main du domino qu'il baisa en signe de servage.

— Je ne vous suis, observa ce dernier, qu'à la condition de ne pas quitter mon masque. Nous irons chez Bignon et, après le souper vous n'insisterez pas pour me reconduire.

— Quand je vous disais que vous ne m'aviez pas pardonné !

— Je vous promets un pardon solennel entre la poire et le fromage.

Quelques instants après, ils arrivaient à la porte des salons du café-restaurant Foy.

Nul n'oserait entreprendre d'écrire l'histoire, à la fois joyeuse et dramatique de ces salons, ni compter les anneaux de cette chaîne non

interrompue d'enfants gâtés de la fortune, qui d'année en année, de succession en succession, ont franchi, usé les marches de l'escalier conduisant directement aux cabinets de ce restaurant, escalier si étroit, si raide, si niai commode à gravir, qu'il semble la parodie du sentier de la vertu. Ces cabinets, adoptés par le Paris viveur, ont vu l'aurore et le déclin de tant d'existances oisives, de tant de fortunes hypothétiques, de tant de ruines prévues ou imprévues, de tant de renommées bâties sur ce sol mouvant qu'on nomme la mode ; ils ont été les complaisants échos de tant de mensonges, de si honteux et criminels compromis, que rien qu'à dresser la liste des rires contraints et des baisers de Judas qu'ils ont entendus, la vie d'un nouvel ermite de la Chaussée-d'Antin n'y saurait suffire.

Le menu du souper, improvisé par le domino, dénotait une expérience pratique et consommée des principes de la gastronomie lapins substantielle sous la forme la plus délicate. Les huîtres vertes, convenablement arrosées, venaient d'être desservies aux clartés de dix bougies, lorsque l'amphitryon, respectueusement assis vis-à-vis de sa partner, lui dit :

— Pourquoi persévérez-vous à garder ce masque incommode, lorsqu'il suffirait, pour en éviter l'affreux supplice, de vous fier à ma loyauté ?

— En faisait-il une chaleur au foyer ! répétait le domino en vidant son verre coup sur coup, sans plus s'occuper de son cavalier.

— Je voudrais pouvoir en dire autant ; ici, c'est une véritable Sibérie !... Garçon, cette fenêtre est donc ouverte ?

— Elle est fermée, monsieur.

— C'est étrange ! Mettez du bois au feu... Sentez vous le froid de votre côté, madame ?

— Pas du tout...

— Voulez-vous me faire place auprès de vous ?

— Mon bon, il me semble que voilà un vent coulis qui arrive à souhait.

— Dites-vous vrai ?

— Vous vous méprenez sur la valeur de mes paroles.

— Peste ! grommela Georges qui, dans le fallacieux espoir d'étourdir sa compagne, s'étourdissait lui-même.

— Versez, mon cher, je bois à vos charmes !

— Aux vôtres ! répliqua Georges de plus en plus surpris. Et il but, car il tenait à honneur de suivre sa convive verre à verre.

— Que j'aime l'ivresse du Champagne ! dit le domino qui dégustait son vin à petits coups ; elle réjouit le cœur et rajeunit l'esprit !

— L'amour a aussi ses ivresses... hasarda le jeune homme avec la mélancolie qui, chez certaines personnes, précède l'ébriété.

— Pauvre garçon ! pensa le domino, est-il déjà paff pour comparer l'amour au vin ! Hoé ! Lindor ! réveillez-vous ! Il est dangereux de s'endormir sur une bêtise.

— Qu'ai-je dit ?

— Une hérésie ; vous avez comparé l'amour, toujours égoïste, au vin toujours généreux ! Moi, qui vous parle... j'ai, sur l'amour et le vin, des théories...et une expérience...

— En amour, je pense comme Ovide et Gentil Bernard.

— Connais pas !

— Mais, vous me connaissez, moi ! et vous m'avez affirmé que vous m'adoriez...

— Ah !... c'est drôle, ajouta-t-elle comme cherchant à résoudre un problème. Pourquoi les hommes sont-ils sans cesse les premiers à nous aider à les tromper ?

— Si vous me trompiez, dit Georges tout à fait gris, je vous briserais comme je brise ce verre !

Il essaya de frapper le cristal sur la table, mais le bras n'obéissant plus à la volonté, le verre retomba sans se casser.

— Dis donc, mon bibi, un conseil : demande l'addition...

— Tu as raison, ma biche, allons nous coucher. Pendant que le domino s'enveloppait dans un assez pauvre burnous, Georges, ayant appuyé ses coudes sur la table, s'endormit tout à fait.

Alors, regardant son amphitryon avec un sentiment de commisération profonde, la soupeuse qui se drapait à l'antique, s'écria :

— Ça n'avait-il pas la prétention de m'étourdir ? Et elle partit.

Quand Georges se réveilla, il faisait grand jour ; il fut peu surpris de se trouver seul.

— Elle est partie offensée, se dit-il.

Comme il cherchait une voiture, un cocher s'approcha :

— Voilà, bourgeois ! j'aurai pas volé les dix francs de pourboire que votre petite dame m'a promis ; Fanchette est raide de froid... huit heures sans débrider !...

— Huit heures ?

— Pas une semaine avec ! La petite mère m'a pris à minuit, je vous ai amenés de l'Opéra ici à quatre heures. Il en est huit passées...

- Où avez-vous ? conduit cotte dame ?
— Rue d'Angoulême, 54.
— Rue d'Angoulême, pensa Georges, voilà le cas de dire : « A quelque chose le fiacre est bon ! » Ainsi, c'était madame Varrin, je m'en doutais !

IV

Dans l'après-midi de ce même jour, bien que ce ne fût pas celui réservé aux réceptions de madame Varrin, Georges, exhalant dans toute sa personne la volonté de plaire, se faisait annoncer chez elle.

M. Varrin, ancien négociant d'allures assez réservées quoique un peu vulgaires, avait passé longtemps pour un bel homme.

Beaucoup plus jeune que son mari, madame Varrin avait été épousée par amour. Sa figure, sa taille, son esprit, quoique n'ayant rien de très-remarquable, charmaient. Sa personne tout entière portait l'empreinte d'une coquetterie irréfléchie et banale, dont M. Varrin, toujours épris, se préoccupait depuis que les affaires n'absorbaient plus tout son temps.

Lorsque le jeune homme traversa la cour, il lui sembla voir M. Varrin soulever le rideau, de la fenêtre de son cabinet et le refermer sournoisement.

Madame Varrin reçut le visiteur dans son boudoir. Elle parut si étonnée de la visite du jeune homme, que celui-ci, qui jusqu'alors s'était posé ce dilemme : Est-ce elle ? N'est-ce pas elle ? crut à une affectation de surprise et fut convaincu qu'elle était l'héroïne du bal et du souper.

En eût-il été autrement, qu'un burnous laissé sur l'un des meubles aurait suffi à un esprit moins prévenu pour établir l'individualité de sa mystérieuse conquête.

Le jeune homme avait reçu de madame Varrin quelques œillades d'autant plus persévérantes, que l'estime que Georges professait pour les amies-de sa mère ne lui avait jamais permis d'admettre ces gracieusetés comme autant d'encouragements.

— Je vois, à votre air de fête, dit madame Varrin, que vous n'êtes porteur d'aucune mauvaise nouvelle. Quelle heureuse circonstance me vaut donc votre visite ?

— Vous avez fait preuve de trop d'esprit pour ne pas le comprendre.

— Si grand esprit que vous me prêtiez, je regrette en ce moment de n'être ni somnambule, ni médium.

— Il m'est permis d'en douter, madame, vous vous êtes révélée à moi sous la triple incarnation de l'ange par la grâce, du démon par la malice, des somnambules et des médiums par l'impénétrabilité. Savez-vous que vous m'avez rendu cette nuit plus d'à moitié fou ?

— Cette nuit ?...

En formulant son interrogation, madame Varrin s'était levée ; elle entrebâilla la porte du boudoir, puis elle revint s'asseoir et ajouta avec une afféterie où perçait l'inquiétude :

— Expliquez-vous !

— Vous étiez au bal de l'Opéra hier ?

— Vous croyez

— En domino noir...

— On n'y va guère autrement.

— Vous en êtes sortie en burnous.

— Quelle femme n'a pas de burnous ?

— Toutes les femmes ont-elles aussi cette voix qui va droit au cœur, ces yeux qui brûlent, ces lèvres à tromper le papillon, cette main tant calomniée ?

— On parle mal de mes mains, demanda madame Varrin les mettant en évidence sous forme de protestation.

— Vous seule ! aussi n'ai-je pas été votre dupe, vous le voyez !

— Vous tournez à l'énigme, revenons à votre visite... son but ?

— M'assurer que vous ne me gardez pas rancune.

— Je le devrais donc ? reprit la jeune femme qui avait vu avec dépit l'insuccès de ses coquetteries et pensait que son visiteur venait enfin faire amende honorable.

— Croyez qu'il a fallu l'insurmontable ivresse du souper pour que je me sois endormi quand...

Georges n'eut pas le temps d'achever ni madame Varrin celui de protester, car la porte du cabinet de M. Varrin qui donnait dans le boudoir s'ouvrit, et il entra le front pâle, mais le sourire aux lèvres.

Georges se levant, salua avec déférence, mais non sans une émotion intime.

— Comment se porte madame votre mère ? L'amiral est toujours aussi mauvaise tête au whist ? Que devient sa nièce ?

— Elle est à Nice en ce moment.

— A Nice ? exclamèrent les époux avec un étonnement tout à fait différent,

— En êtes-vous bien certain ?

— On me l'a assuré cette nuit au bal de l'Opéra, affirma Georges examinant en dessous la contenance de madame Varrin.

— Madame la Minière recevait hier ; on me l'a dit, du moins...

— On s'est trompé !... Lavinia m'eût invité...

— Léon, dit madame Varrin avec volubilité, vous omettez de dire que cette soirée sans conséquence était consacrée exclusivement aux femmes,

— Dans ce cas, madame la Blinière en eut prévenu ma mère.

— La réunion n'a été décidée qu'hier dans l'après-midi.

— L'amiral a dîné avec nous, il nous en aurait parlé ; il est vrai qu'il ne nous a pas dit non plus que sa nièce fût à Nice.

— Doutez-vous, Léon, demanda madame Varrin, qu'il y ait eu réunion chez madame la Blinière ?

— C'est monsieur qui en doute... moi j'y crois, puisque je vous prie de me dire à quelle heure vous êtes sortie de chez elle.

— Léon ! je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre. De peur que vous ne gagniez du froid dans une voiture de place, un peu ennuyé aussi, je l'avoue, de votre absence, j'ai fait atteler et je suis allé vous chercher chez madame-la Blinière ; j'allais monter, quand je me suis aperçu qu'aux fenêtres du salon et de la salle à manger donnant sur la rue, il n'y avait qu'ombre et solitude.

— Monsieur, interrompit Georges, ne vous semble-t-il pas que ce conflit rende ma présence indiscreète ? Agréez mes regrets d'en être la cause involontaire et souffrez que je prenne congé.

— Vous n'êtes pas de trop ici, car quoique faite un jour où ma femme ne reçoit pas, j'attendais votre visite et je compte que tout à l'heure vous voudrez bien m'en expliquer l'urgence.

Georges se rassit sans trop d'embarras.

— Eh bien, madame ?... reprit M. Varrin d'une voix rogue...

— Eh bien, monsieur ?...

— Quel motif donnerez-vous de votre longue absence ?

— Je devrais me renfermer dans l'offense de vos doutes, mais je préfère tout avouer parce qu'il m'en a trop coûté de mentir : Lavinia s'est fait faire un costume d'homme pour monter à cheval pendant son séjour à la Blinière, et elle m'a priée de raccompagner à l'Opéra pour que je juge si elle le

porterait convenablement. J'ai eu tort de me laisser entraîner. J'aurais certainement dû te demander de nous accompagner, mais Lavinia a exigé le secret, et d'ailleurs tu n'aurais pas voulu.. Voilà la vérité, c'est pour cacher cette folie que Lavinia a annoncé son départ pour Nice.

— Ainsi ce domino masqué, drapé d'un burnous, qui, vers minuit, montait en fiacre, c'était vous... et le cavalier ?

— Madame la Blinière.

— Plus probablement M. Georges.

— Moi, monsieur ?

— Tu ne le crois pas, Léon ?

— J'en suis sûr ; j'avais cru vous reconnaître au moment où vous montiez en voiture, mais j'hésitais à admettre une telle énormité ; le fiacre partit, je le suivis ; par une suite de petites fatalités, ce ne fut qu'à la sortie du bal que j'acquis la certitude de votre trahison.

— Sur quoi, Léon, faut-il que j'atteste que vous vous trompez ?

— Ménageons les serments, dit M. Varrin avec dédain.

— Suis-je assez malheureuse ! fit sa femme en essuyant ses larmes ; être faussement accusée et acquérir la preuve que vous ne m'aimez pas !

— Autrement, reprit M. Varrin en contrefaisant la voix de sa femme, vous croiriez, mon cher mari, bien plus ce que je dis que ce que vous avez vu... Si vous avez, Hélène, l'envie d'éteindre mes soupçons, priez monsieur de répondre loyalement à mes demandes.

— C'est un devoir pour lui ; parlez, monsieur Georges !

— Êtes-vous sorti du bal de l'Opéra avec une femme enveloppée dans un burnous semblable à celui-ci ?

— Oui.

— Vous avez soupé avec elle ?

— C'est vrai.

— Quelle est cette femme ?

— Je l'ignore... Avant d'accepter mon bras, elle m'avait fait promettre de ne pas exiger qu'elle se démasquât et de ne pas songer à la reconduire.

— Monsieur Georges, je vous engage ma parole que ce n'était pas moi.

— J'en suis convaincu, madame.

— Si ce n'est ni chez madame La Blinière, ni à l'Opéra, ni au restaurant que monsieur s'est endormi près de vous, où est-ce donc ?

A cette question, le jeune homme pâlit.

— Est-ce que je comprends un mot de ce que vous voulez dire, s'écria madame Varrin. Monsieur ! les présomptions m'accablent, mais avant de me faire subir un pareil affront, n'était-il pas de votre dignité de me demander une explication qui vous eût conduit chez madame la Blinière ?

— Ne sais-je pas comment les femmes se soutiennent ?

— Pourquoi n'avoir pas tenté de me surprendre au restaurant ? c'était facile.

— Vous croyez ? On m'a parlé de l'intervention de la police, de formalités beaucoup plus propres à aggraver le mal qu'à le réparer ; je me suis souvenu de ma fille, et, pour l'amour d'elle, je me suis résigné à attendre ma vengeance jusqu'à l'heure où elle se présenterait avec les garanties du huis-clos.

— Il vous eût été loisible de constater l'identité de madame au moment où vous croyiez qu'elle me quittait.

— Vous n'étiez pas les seuls à souper dans cet enfer. Plusieurs dominos sortirent avant vous par groupes ou isolément. J'en suivis un enveloppé de ce burnous qui m'avait servi de phare ; lorsque je l'abordai, il me demanda deux louis pour accepter mon bras.

— Mais, reprit madame Varrin avec angoisse puisque je n'étais pas avec monsieur, il n'est pas possible que je n'arrive point à me justifier.

— Il suffirait de me dire de quelle faute M. Georges sollicitait tout à l'heure le pardon.

— Quel pardon ? demanda madame Varrin avec un étonnement d'assez mauvais aloi. Ah ! j'y suis : des enfantillages !... des hommages sans conséquence.

— Des hommages dans l'ivresse d'un souper...

A cette réponse, madame Varrin et Georges se te gardèrent comme deux condamnés à mort.

Exaspéré de ce regard, M. Varrin reprit, d'un voix de plus en plus provoquante :

— Mais comprenez donc que j'ai entendu votre cocher vous donner l'adresse de madame... et que je veux...

— Monsieur, reprit Georges à bout de patience, vous voulez avoir été outragé, je le nie ; vous affirmez ; c'est une injure dont mes témoins vous demanderont raison.

— Qu'ai-je besoin de vos témoins ? les conditions du duel sont des plus simples ; demain à midi au Bas-Meudon ; munissez-vous d'épées, j'aurai

des pistolets. Vous vous dites l'offensé, je crois l'être, le sort décidera !

V

Le lundi suivant, les coteaux du Haut-Meudon, ainsi que les rives de la Seine encaissées dans les territoires du Bas-Meudon, de Sèvres et de Billancourt, n'offraient, par cette froide journée, qu'aridité, solitude, désolation.

Le fleuve coulait rapide, furieux ; d'énormes glaçons, enfants perdus de là débâcle, flottaient çà et là, les uns se heurtant dans le courant, les autres repoussés sur la rive, venant ébranler, ronger et briser les vieux saules à demi-noyés.

Les rares feuilles sèches adhérentes encore aux rameaux qui les avaient vues naître, secouées, tordues par la bise, étaient, par leur bruissement, une harmonie de plus complétant la tristesse de cette nature en catalepsie.

Un peu avant, midi, deux batelets s'avançaient, à force de rames, vers l'île Séguin.

Le premier bateau contenait, avec M. Varrin et le rameur, deux personnages militairement boutonnés, décorés du ruban rouge et de moustaches formidables. L'un, qui était joaillier, et de plus capitaine de la garde nationale, portait avec plus d'ostentation que de prudence un nécessaire de combat ; l'autre, qui, comme le page de Marlborough, ne portait rien, ce dont il semblait assez triste, exerçait les pacifiques fonctions d'économe dans une institution publique.

Assis à l'arrière de la seconde embarcation, prudemment enveloppé d'un cache-nez et d'un par dessus ouaté, sous lequel il dissimulait avec soin deux épées de combat, M. de Gourbezon, silencieux et réfléchi, fumait sans trop savoir ce qu'il faisait.

Au centre de ce bateau, tournant le dos au marinier, M. de Chambly, officier supérieur de cuirassiers, aussi emmitouflé qu'un bonnetier en voyage, discutait avec Georges les qualités des chevaux de l'amiral.

Lorsqu'on eut abordé, les adversaires et leurs témoins se saluèrent. Le terrain étant choisi, après que le sort eut décidé que le pistolet serait l'arme du combat et que le droit du premier feu appartiendrait à M. Thurel, les témoins se réunirent pour procéder au chargement des armes. Cette tâche accomplie, un pistolet de chaque main M. de Courbezon s'approchant de M. Varrin, lui dit :

— Monsieur, avant de me dessaisir de ces armes, je dois vous déclarer que Georges ayant refusé de nous faire connaître la cause de cette rencontre, M. de Chambly et moi nous avons décidé que nous ne lui continuerions notre concours qu'autant que vous nous démontreriez l'absolue nécessité d'une réparation.

— Mon adversaire, répondit M. Varrin, a fait preuve d'une discrétion inopportune. Hier, au M de l'Opéra, M. Thurel a été moins que poli envers une demande j'ai cru que mon âge me permettait de lui reprocher cette faute. M. Georges m'a envoyé promener, et ma promenade m'ayant conduit ici, nous devons nous y battre et nous nous battons.

— Oh ! protestèrent les témoins, l'offense est bien légère,

— Messieurs ! messieurs ! exclama L'économe le visage bouleversé, nous avons été suivis, dénoncés peut-être... Voyez ces personnes d'allures assez suspectes...

— Encore un duel, dit M. de Courbezon, et comme il se retournait pour regarder les arrivants, il se trouva en face d'un petit jeune homme imberbe, frisé et parfaitement ganté qui le salua d'un air crâne...

— Lavinia ! exclama l'amiral.

— Oui, mon cher oncle ; bonjour, messieurs, Savez-vous, M. Varrin, que c'est mal à vous de me faire faire une si longue course par un temps pareil ?

— Rien ne vous y forçait, murmura M. Varrin.

— Quel triste endroit vous avez choisi ! Oh, les belles armes ! Est-il permis de les examiner ?

— Tête folle, gronda l'amiral présentant l'un des pistolets.

Trop loyal pour blâmer tout haut une escapade qu'il bénissait tout bas, puisqu'elle le délivrait pour quelques instants d'un mortel souci, il ajouta :

— Voulez-vous m'expliquer le but de cette mascarade et la déraison qui vous amène ici ?

— Je viens revendiquer ma place, je suis en ce moment ce que j'étais au bal de l'Opéra. Je jure, sur l'honneur, que la personne dont M. Varrin croit avoir à se plaindre, c'est moi ; donc il n'appartient qu'à moi de lui donner satisfaction.

— Madame, les femmes font les scandales, mais elles ne sauraient les venger.

— Monsieur, dit Georges je suis à votre disposition

— Qui donc devait commencer le feu, interrompit Lavinia, et quelle est la distance ?

— Georges... vingt-cinq pas, répondit involontairement l'amiral.

— Messieurs, dit madame La Blinière, soupesant le pistolet après en avoir fait jouer la batterie, j'use de mon droit.

— M. Varrin, je n'en reste pas moins à vos ordres,

— J'y compte, monsieur.

— Puisque vous voulez vous venger de moi par substitution, vous vous battez avec...

— Madame, cette plaisanterie trop prolongée...

— Admettez que vous êtes cette pousse de noisetier là-bas, il y a bien vingt-cinq pas... Je vise et loge ma balle entre vos deux yeux.

Ce disant, madame La Blinière ayant armé le pistolet, pressa la détente et la balle alla couper le sommet de la branche.

— La diablesse ! pensa l'amiral.

Le joaillier et l'économe se regardèrent avec stupéfaction, car pour eux cette cible représentait leur ami.

— Et maintenant que vous voilà tué, monsieur, dit tout bas Lavinia en s'approchant de M. Varrin, voulez-vous accepter mes excuses pour avoir entraîné Hélène dans une démarche inconsidérée ?

— Mais... protesta M. Varrin à haute voix.

— Mais quoi... interrompit le joaillier pressé comme tous d'en finir, d'après la déclaration de madame, que nul ne songe à mettre en doute, M. Thurel est hors de cause.

— C'est incontestable, affirma l'économe.

— Vous partagez cette opinion, de Chambly ?

— Certainement, amiral, répondit avec insouciance l'officier en rallumant son cigare.

— Ces messieurs se hâtent trop de me déclarer satisfait... Où était Hélène lorsque M. Thurel s'endormit auprès d'elle ? reprit à voix basse M. Varrin.

— Je n'ai pas quitté votre femme un seul instant, je vous le jure ; Georges a été la dupe de son imagination.

— Qui donc m'en fournira les preuves.

— Moi ?

— Que ne le disiez-vous plus tôt ?

— Me l'avez-vous demandé ?

— Allons, M. Varrin, s'écria l'amiral rajeuni par la satisfaction, allez vous recommencer une autre querelle ; je vous préviens que les armes sont emballées.

— Oui, oui, affirmèrent les témoins en s'éloignant.

— Madame, où sont vos preuves ?

Madame la Blinière agita son mouchoir au-dessus de sa tête.

A ce signal, deux individus s'avancèrent au pas de course.

— Les voici, monsieur. Cet homme, à la mine safranée, est le cocher qui nous a conduites, Hélène et moi, et j'espère que vous reconnaissez ce tonneau, au nez en forme de bonde, pour le rôdeur qui attendait M. Thurel à la porte du restaurant ?

— Oui, répondit M. Varrin ; et s'adressant à livrogne, en désignant Georges qui s'éloignait au bras de M. de Courbezon, reconnaissez-vous ce jeune homme ?

— Comme je reconnais le bordeaux du bourgogne.

— Où avez-vous reconduit la dame qu'il accompagnait ?

— Rue d'Angoulême, 54, à preuve qu'elle a voulu m'embrasser par façon d'arrhes sur mon pourboire.

— Vous l'entendez, rue d'Angoulême, 54 ?

— Je ne vous crois pas assez insensé pour admettre que votre femme eût offert de telles arrhes à un tel homme ; cependant, interrogez l'autre cocher.

— Qu'avez-vous fait, à partir de minuit, samedi dernier ? demanda M. Varrin.

— Pour lors, répondit l'automédon safrané, on est venu me chercher à la station, pour aller charger rue de Lille. J'ai pris là un petit jeune homme et sa dame, que j'ai conduits à l'Opéra ; j'ai attendu une grande heure, les bourgeois sont remontés dans ma voiture ; j'ai déposé la petite dame rue d'Angoulême-Saint-Honoré, 54 ; et ramené le jeune homme rue de Lille... Voilà.

— Et vous dites que vous êtes allé aussi rue d'Angoulême-Saint-Honoré, 54 ? demanda M. Varrin au cocher lie de vin.

— J'ai pas dit Saint-Honoré, non, au grand jamais ! c'est-y ma faute, s'il y a deux rues d'Angoulême ?

— Eh bien, monsieur Varrin, que pensez-vous de mes preuves ?

— Ah ! madame ! que j'ai hâte de revoir mon Hélène.

De même que tout ce qui les entoure, madame Thurel et M. de Courbezon sont métamorphosés ; la première n'est plus cet esprit coquet des heures heureuses. Pâle, amaigrie, sa parole saccadée et sourde ressemble à un sanglot contenu : ses yeux, à fond d'azur, ont perdu, dans les fatigues de l'insomnie, le rayonnement qui leur prêtait naguère un si grand

charme, et ses cheveux réunis, tordus derrière la tête, trahissent l'économie d'un temps plus utilement employé. Aussi, voit-on sur ses tempes quelques fils argentés que M. de Courbezon n'avait jamais soupçonnés.

Quant à lui, son front soucieux, sillonné de rides profondément creusées, semble sculpté dans un bloc de vieil ivoire.

Assis de chaque côté de la cheminée, silencieux et songeurs, les vieux amis jetaient l'un sur l'autre de furtifs coups d'œil ; regards d'affection profonde, de tendresse inquiète, de tristesse partagée ; chacune de ces douleurs jumelles tentait de souder la profondeur du chagrin de l'autre.

— Amiral, demanda madame Thurel, vous me restez à dîner ?

— Volontiers...

— Alors, je vais profiter de ce que Georges sommeille pour sortir un instant.

— Ah !

— J'ai résolu d'aller consulter une somnambule.

— Une somnambule !

— Me blâmez-vous ?

— Non, quoique ma raison m'y pousse.

— Vous ne croyez donc à rien, vous ?

— Si fait, Elisabeth, je crois ! D'abord je crois en Dieu, parce que ma vie s'est écoulée au milieu des preuves les plus irréfragables de sa puissance ; je crois en l'amour des mères, dont vous êtes la personnification ; je crois à l'amour, puisque je vous ai consacré ma vie ; il faut bien aussi que je croie à la folie du chagrin, puisque vous parlez de somnamb

— Croyez encore qu'une mère, aussi cruellement frappée que je le suis, peut descendre jusqu'aux moindres puérilités, dans l'espoir de sauver son enfant.

— En fait d'affection, est-ce que je ne suis pas payé pour tout croire, pour tout accueillir ? Chaque jour ne nous voit-il pas tous deux agenouillés aux mêmes heures, sans que vous vous en doutiez ?

— Cher Henri !

— Pourquoi voulez-vous pleurer et prier seule ? n'ai-je pas été le constant confident de vos peines ; n'ai-je pas pris ma part des premiers pleurs de l'enfant, des déceptions de l'épouse, des alarmes de la mère ? Au milieu des glaces, sous les feux énervants des tropiques, ma pensée n'a cessé d'être avec vous, car je gardais dans mon cœur le souvenir de mon premier, de mon unique amour. J'ai vieilli... ma tendresse n'a pas changé !

— Henri, devais-je vous associer aux reproches dont je m'accable ?

— Pourquoi non ?

— Tenez, mon ami, j'ai honte de l'avouer, reprit madame Thurel, après un moment d'hésitation, je vous en ai voulu de ne vous être pas opposé plus énergiquement à ce que je me rendisse à ce bal...

— Je vous aime trop pour avoir jamais la puissance de vous convaincre.

— Il fallait me refuser votre concours !...

— Je l'ai tenté en vain, mais j'ai échoué comme j'ai échoué le jour où je vous donnais le prudent conseil de ne pas garder chez vous votre nièce, à sa sortie du couvent.

— Cette fois, du moins, vous aviez tort ; vous prétendiez que Georges et Alice, libres de s'aimer, ne tarderaient pas à s'éprendre l'un de l'autre ; et nos jeunes gens sont restés simplement amis.

— Non, répliqua l'amiral avec tristesse ; votre mari ayant pour son enfant la légitime ambition que vous partagiez, ne tarda pas à admettre mes craintes ; il sacrifia donc sa nièce, en la mariant à un vieillard qu'elle n'aimait pas ; à la suite de cette union, voyant son fils morose, amaigri, fuyant ses caresses et le monde, il l'emmena dans votre domaine du Jura, mais ne réussit point à vaincre sa tristesse, dont deux années ont fait un ennui maladif.

— Et Georges aurait aimé sa cousine, l'aimerait encore, peut-être ?

— Oui, à son insu... Il y a entre vous et elle, dans la voix, dans le geste, dans la démarche même, des points de ressemblance que son cœur a saisis, puisque c'est le nom d'Alice qu'il prononce dans ses hallucinations.

— Et Alice aimerait mon fils ?

— Je le crains.

— Mais, s'il en était ainsi, qui la forçait, après son veuvage, de retourner à son couvent ?

— Son peu de fortune, sa fierté.

— Hélas ! laissons ces tristes suppositions, la réalité est assez navrante.

— Eh ! bien, regardons-la en face pour la combattre. Lorsque Georges fut convaincu que l'inconnue n'était pas madame Varrin, il se rendit chez madame Deschamps.

— Oui, il trouva la pauvre femme se débattant contre le mal qui l'a emportée, et, forcé de renoncer à ce nouvel espoir, il court à l'hôtel de la dévote madame Lestard qui, sur la supposition d'avoir mis les pieds à l'Opéra, poussa des cris de paon.

— Cris si désagréables, que votre fils voulut dès lors avoir reconnu Lavinia.

— Mais Lavinia lui déclara qu'elle n'était pas l'héroïne de son roman, et partit pour la Blinière.

En cet instant la femme de chambre entra... Eugénie aussi reflétait la tristesse générale.

— Le docteur Marxwell, annonça-t-elle.

Ce docteur était autant l'ami que le médecin de la famille ; en ce moment, sa mine était assez soucieuse.

Quel franc type d'originalité que ce docteur Marxwell ! quelle nature rude en même temps qu'affectueuse ! Qui n'a pas rencontré, dans les salons les plus brillants ou au chevet du pauvre, cet éternel gilet blanc, rattachant un pantalon irrévocablement gris à un habit toujours vert, comme l'esprit et le jugement du docteur ?

— Je viens de voir l'enfant, dit-il.

— Il repose ?...

— Il dort comme moi ; par ces semblants de sommeil, le gredin essaie de tromper nos inquiétudes, et, d'un même coup, évite qu'on le trouble dans le cours de ses dangereuses rêveries...

— Y a-t-il du mieux ?

— Non... cent-vingt pulsations et une grande tension d'esprit ; évidemment, chez lui, la pensée brise le corps.

— Suis-je assez punie !

— Il faut absolument que ce jeune fou soit arraché très-promptement à un marasme qui, s'il se prolongeait, amènerait...

— Plaisirs et voyages, interrompit l'amiral, le méchant enfant refuse tout...

— Si je lui révélais que c'est moi ?

— Gardez-vous en, madame : l'espérance le soutient, une révélation qui lui démontrerait le néant de son espoir, serait cent fois plus dangereuse que le rêve.

— Conseillez-nous, docteur ?

— Ce qu'il nous faut, c'est une secousse morale.

— Amiral, dit madame Thurel, restez auprès de mon fils, moi je vais...

— Où ? questionna l'amiral qui pensait à la somnambule.

— Où vos révélations me poussent, mon ami.

— Mais Elisabeth, réfléchissez...

— Dieu me conduit, il accordera peut-être au repentir de la mère ce qu'il refuse à la science !

VII

Le lendemain soir, capricieux comme le sont les malades, et plus particulièrement ceux dont le mal a pour principe le système nerveux, Georges, qui depuis sa dernière déception s'était obstinément refusé à quitter sa chambre, venait de demander qu'on l'installât dans le boudoir.

Ainsi que le docteur l'avait constaté, le malheureux jeune homme n'était pas seulement arrivé à une inquiétante faiblesse d'esprit, mais aussi à une grande débilité de corps.

Après quelques paroles échangées à demi-voix, après quelques gambades de Domingo, l'hypocondriaque était retombé dans son immobilité ordinaire.

Sur un signe de madame Thurel, qui avait affaibli la lumière de la lampe, M. de Courbezon se leva et tous deux s'éloignèrent avec précaution.

L'égoïsme de sa monomanie faisait à Georges un besoin de la solitude. Pour vivre plus librement de l'existence fantastique que lui créait son imagination, il avait adopté le système des sommeils simulés.

Le bal de l'Opéra était sa préoccupation obstinée. Il se rattachait au souvenir de l'inconnue avec la ténacité de l'idée fixe. Son esprit travaillait sans cesse aux moyens de la connaître et constamment flottait désespéré, car l'image d'Alice était la seule qu'il lui fût désormais possible d'évoquer, et il n'osait admettre que la jeune femme se fût absentée de son couvent pour un semblable motif.

Énervé par cette surexcitation incessante, le malade commençait à s'assoupir véritablement, lorsqu'il crut entendre un pas léger et le frou-frou d'une étoffe soyeuse ; puis, plus près, une voix qui murmurait son nom. Il entrevit, à travers ses paupières alourdies, une femme masquée. Étonné de voir enfin le plus cher de ses rêves sous une forme palpable, et pour mieux s'assurer qu'il ne s'abusait pas, il étendit vivement le bras, enlaça la [a]ille de l'inconnue, et l'attira près de lui.

Celle-ci, surprise, inquiète de ce début, essaya de s'éloigner ; le malade la retint, et si doucement que sa faiblesse l'ait contraint à le faire, son étreinte eut pourtant la force du lien le plus solide.

— Enfin, c'est vous ! exclama Georges quand l'émotion lui permit de parler, je ne vous espérais plus ! Que je vous ai cherchée ! J'ai tant vécu

dans la croyance de vous revoir, que si vous n'étiez pas venue, je mourais.

— M. Georges !

Le domino s'assit, car il tremblait d'émotion, et un peu de crainte.

— Elle est de l'intimité de ma mère, me disais-je ; elle doit être bonne, compatissante. En apprenant mon martyre, elle en aura pitié... Vous voyez si j'avais raison !

Domingo, qui, après le départ de sa maîtresse, s'était installé sans façon sur la causeuse, et roulait depuis l'arrivée de l'inconnue des yeux effrayés, rassuré tout à coup par le son de sa voix, s'élança sur ses genoux. Le domino, sans paraître effrayé, demanda :

— Qui vous fait croire que je sois dans l'intimité de votre mère ?

— Tout ! jusqu'à l'indiscret Domingo !

D'un mouvement irréfléchi, elle voulut se débarrasser du ouistiti ; celui-ci résista et gagna sa cause.

— Ce petit animal ne me connaît pas... affirma timidement le domino.

— Tant mieux ! fit Georges, c'est la preuve la plus concluante de ce que j'affirmais, qu'on peut vous aimer sans vous connaître, car maître Domingo ne prodigue guère ses gracieusetés. Oh ! maintenant que je vous ai revue, je sens mon cœur renaître à l'espoir. Que je vais être heureux de vous consacrer ma vie toute entière !

— Georges, croyez qu'il m'est pénible de parler le froid langage de la réalité alors que vous rêvez si bien ; mais pour mon honneur, je ne dois pas encourager des rêveries qui pourtant, je l'avoue, me feraient heureuse aussi. C'est pourquoi je suis venue sous ce costume hors de saison, mais qui réserve mon incognito. Tant que vous serez malade, je viendrai quelquefois... souvent... et je resterai ainsi près de vous le plus longtemps possible.

— Soit ! je ne guérirai pas.

— Ah ! Georges ! que de déraison, vous voulez donc... Elle n'acheva pas, et pour cacher son émotion, elle se mit à caresser le ouistiti qui la regardait d'un œil bienveillant.

— Je veux, reprit le malade qui se sentait revivre peu à peu, je veux que vous soyez assurée que ma tendresse vous est à jamais acquise.

— Hélas ! insista l'inconnue, en portant la main à son loup pour le faire adhérer plus étroitement à son visage, ce n'est pas moi que vous aimez, c'est le rêve de votre esprit...

— Ne me désespérez pas, madame !

Le domino allait répondre, lorsque Domingo, qui avait remarqué le mouvement qu'avait fait le loup sous la pression de la main, tira avec force la dentelle flottante, et le masque tomba.

— Alice ! s'écria Georges... Quand je disais que je te reconnaissais ! Quand je disais que j'avais souvenance de ta voix, aimée ! Mon cœur ne me trompait pas. Alice ! ma chère Alice ! mon Alice, tu m'aimes, c'est bien vrai, je ne rêve plus ?

— Georges !

— Quelle autre que toi pouvait m'avoir aimé dès mon enfance ? Est-ce qu'une autre voix que la tienne aurait pu vibrer si profondément dans mon âme ?... Et pourtant...

— Pourtant ?...

— Ta parole avait, ce soir-là, un mordant qui devait me tromper...

— Ne fallait-il pas la déguiser ?

— Et puis, au souper...

— Au souper, ce n'était plus moi !...

— Ah ! c'est bien vrai. Quelque chose me l'avait dit depuis longtemps. Non, tu n'aurais pu te transformer ainsi ! Mais, j'y pense... quel oubli d'amour sans espoir allais-tu chercher au couvent ?

Alice baissa les yeux.

— L'amour que ta cousine s'efforçait d'oublier, c'était celui qu'elle éprouvait pour toi, dit madame Thurel qui entra suivie de M. de Courbezon.

— Ma tante !...

— Alors, ma mère, rien ne s'oppose...

— Vous vous trompez, Georges, votre fortune nous sépare.

— Qu'à cela ne tienne... dit l'amiral, je n'ai pas d'enfants...

— Merci, mon ami ; mais Alice apporte la plus précieuse dot qu'une mère ose espérer. Chère fille, épouse mon Georges, c'est moi qui t'en supplie, il est bien à toi ; sans toi, je le perdais !

— Mère ! ma bonne mère ! nous allons à deux essayer de t'aimer davantage si c'est possible, rien ne manquera plus à notre félicité.

— Hum !... grommela l'amiral, m'est avis, pourtant, qu'un papa un peu quinteux vous ferait mieux apprécier l'incalculable bonheur d'être jeunes ; qu'en dites-vous, mes enfants ?

Madame Thurel rougit et regarda son fils.

— S'il promettait de m'aider à gâter mon Alice !...

— S'il s'engageait à ne jamais emmener mon mari au cercle !...

— Et toi, Domingo, interrogea M. de Courbezondont le visage s'épanouit, tu dois avoir aussi ta petite exigence ?...

A cet appel, l'intelligent animal, gravement occupé à déchiqueter le masque, sauta à terre, et, s'accrochant avec une merveilleuse dextérité au paletot de l'amiral, plongea l'une de ses mains dans les profondeurs d'une poche qui, d'ordinaire, recelait maintes friandises à son intention ; mais, n'y trouvant rien, il fit une si grotesque grimace de déception et de colère, que ce fut pour tous un même éclat de rire.

— Domingo ! s'écria l'amiral, je jure sur l'Océan que le jour heureux où nous signerons nos contrats de mariage, je t'ouvre chez Siraudin un crédit illimité.

— Bravo ! dit le docteur, qui aimait à surprendre ses malades et venait d'entrer sans bruit, Domingo est bien sûr de mourir, d'indigestion.

D'un rapide coup d'œil, il examina Georges, et comprenant l'heureuse supercherie qui amenait Alice en domino, il s'écria tout joyeux :

— Adieu ! puisque vous avez retrouvé le bonheur ; je me dois à ceux qui souffrent.

MARCAILLOU

Depuis plus de six mois je promettais chaque semaine au général Houchard d'aller déjeuner avec lui, lorsque je reçus la lettre suivante :

Ultimatum du général Houchard.

Si demain matin, de dix à onze heures, le jeune chef sauvage auquel s'adresse cette dernière sommation, n'est pas venu faire, à ma table, acte de soumission...affectueuse et vorace, il sera déclaré rebelle à l'amitié, et comme tel traité suivant toute la rigueur des lois sur l'ingratitude. »

Il n'y avait plus à différer, au risque de chagriner un ami sincère. Le lendemain, à l'heure dite, j'arrivais boulevard de l'Aima, près du champ de Mars, chez mon hôte qui ne m'ouvrit qu'au troisième coup de sonnette.

— Sacrebleu ! me dit-il en me serrant énergiquement la main, excusez-moi, mon cher, mais dans le feu de la discussion je ne vous avais pas entendu carillonner. Je suis d'une colère contre ce drôle !...

Et il me montrait, en agitant le poing, un homme d'une cinquantaine d'années, grand, osseux, plus raide qu'un échalas, pâle et profondément ridé ; cet échantillon de pétrification militaire était entrain de recoudre flegmatiquement un bouton aux guêtres du général.

— Permettez, mon général, mais... murmura le « brosseur. »

— Mille millions de cartouches, nous allons recommencer ! Je suis ton supérieur, il me semble, et je dois avoir raison.

— Cependant...

— De quoi s'agit-il ? demandai-je ébahi par cette réception bruyante.

— Un épisode de nos campagnes d'Algérie... Mais asseyez vous donc ! Un verre d'absinthe ? Non !.. En deux mots, voici la chose. Je rappelais qu'à l'affaire du camp d'Oued-el-Alleg, le 21 novembre 1839, deux cents hommes du 24^e de ligne commandés par le chef de bataillon Gallemand, pour secourir quelques camarades imprudemment engagés, ne craignirent pas de sortir des retranchements et d'affronter en rase campagne 2, 400 Arabes.

— Les braves cœurs ! m'écriai-je tout frémissant d'orgueil national.

Pendant ces quelques mots, comme s'il n'en avait pas écouté la première syllabe la camériste en moustaches avait continué son travail à l'aiguille,

sans que sa physionomie changeât même, une seconde.

— Malheureusement, reprit mon hôte, ce beau fait d'armes devait nous coûter cher. Et puis, vous savez la coutume barbare des Arabes : ils coupent les têtes de l'ennemi. Un secours arriva, mais trop tard. On releva cent huit des nôtres dont quatre vingt-dix-sept décapités.

— Quatre-vingt-dix-huit, grommela le brosseur.

— Quel entêtement ! quel animal ! Je vous dis : quatre-vingt-dix-sept, monsieur Marcaillou ! J'étais alors au 2^e chasseurs, à Oran. Je me rappelle notre rage, notre douleur ; le bulletin portait, — j'ai le chiffre sanglant devant les yeux, — quatre-vingt -dix-sept.

— Mais enfin, mon général, j'y étais moi, à la danse ; ma balafre en témoigne, eh bien...

— Eh bien ? fis-je émerveillé de la simplicité si vraiment noble avec laquelle cet homme disait : « J'étais à ce duel gigantesque ! »

— Pour avoir compté les camarades en les enterrant je sais que quatre-vingt-dix-huit étaient décollés.

— Sacrebleu !...

— Peut-être le journal renfermait-il une faute de typographie, hasardai-je, car la querelle menaçait de se prolonger.

— Hum !.. Après tout, c'est possible, murmura le général intimement ébranlé dans sa conviction par la résistance opiniâtre de son interlocuteur ; comptons un nouveau martyr du drapeau.... et mettons-nous à table.

— Je vous apporte un appétit de tranchée, comme MUS dites.

— Et une soif d'assaut ? Rien ne me creuse, moi, comme le danger. On peut faire deux choses à la fois, je vous le jure. Combien de horions j'ai distribués, la bouche pleine !

En ce moment, avec toutes les délicatesses d'une ménagère accomplie, l'ex-grenadier Marcaillou déposait sur le guéridon des rognons en brochette admirablement réussis, et surtout une omelette aux fines herbes des mieux étudiées.

— Attaquons vigoureusement, commanda mon hôte en débouchant une bouteille de vieux chablis.

— Volontiers, quoique je proteste contre cette langouste.

— Ce n'est pas mon affaire ; prenez-vous-en à Marcaillou.

— A propos, général, vous m'avez toujours promis l'histoire de votre brosseur.

— Écoutez-moi donc, pendant que le drôle est occupé à nous mijoter quelque chatterie.

En 1855, le régiment de la garde dont je venais d'être nommé colonel était caserne à Corbeil. Un matin, « au rapport, » je reçus la lettre suivante.

Mon hôte se leva et prit dans une liasse un papier jauni sur lequel je lus :
Mon colonel,

C'est à seule fin de vous annoncer que mon petit François, si mignon sur toutes choses qu'on eût dit un ange, est maintenant là-haut avec sa mère. L'enfant serait devenu un crâne soldat, car il aimait déjà son colonel, à preuve que dans Je délire il a dit : Le colonel marchera à la tête !... Assurément, il parlait de la promenade funèbre. C'est un vœu, ça, mon colonel ; et si vous l'exaucez, sans doute rien ne me consolera, mais vous me ferez plaisir.

Je vous salue supérieurement, mon colonel.

Dicté par Marcaillou du 1^{er} de la 1^{er} exécuté à la plume par le caporal Buisson. »

— Le sergent-major m'avait désigné Marcaillou comme un excellent sujet ; je fis trêve à mes occupations, reprit le général, et, pour honorer en lui l'auguste sentiment de la paternité, si malheureusement renié par beaucoup de nos soldats, j'accompagnai le petit cercueil au cimetière ; ce qui ne m'eût pas empêché de fourrer mon Marcaillou à la salle de police huit jours plus tard, parce que, voyez-vous, je respecte la douleur, mais en dehors du service. Du reste, j'aurais pu, je crois, le faire fusiller que je n'aurais pas effacé l'impression première de sa gratitude. A partir du triste événement, je comptais un ami de plus, un ami à toute épreuve. Marcaillou s'est acquitté avec usure : il m'a sauvé la vie... Un peu de fromage, hein ?

Au même instant, notre héros faisait son apparition, portant avec sollicitude un gigantesque plat de meringues vanillées par une recette de lui seul connue, affirmait-il. Je ne fus pas médiocrement surpris, je l'avoue, de voir que notre cordon bleu avait, en même temps qu'il faisait de pareille pâtisserie, une énorme pipe à la bouche. Je n'avais jamais pensé à cette façon de parfumer la cuisine.

— Je crois, sacrebleu, que le drôle fume ma pipe ! exclama le général, du reste insoucieux du fait en lui-même, et grignotant une meringue avec la gourmandise d'un enfant.

— Mon général, vous avez cassé la mienne.

— Comment, j'ai cassé...

— Sans doute, en la remettant au ratelier quand vous m’avez entendu rentrer hier.

— Il est fou, l’animal ! est-ce que je n’ai pas ma pipe à moi, par hasard ?

— C’est vrai, mon général ; seulement, elle a le culot calciné. Depuis quelque temps, je me doutais bien que vous fumiez la mienne !...

— Comment cela, s’il vous plaît, monsieur Marcaillou ? fit mon hôte, penaud comme un écolier pris en faute, et se versant coup sur coup plusieurs verres de chambertin.

— Le tuyau de ma pipe commençait à se tacher.

— C’est-à-dire que je ne sais pas fumer, sacrebleul Grenadier Marcaillou, vous me ferez quinze jours...

Le général ne put achever sa phrase, et, après un immense éclat de rire :

— Eh bien ! je l’avoue, j’ai fumé, j’ai cassé ta pipe. Je la remplacerai dès ce soir par une cummer pure écume. Apporte-nous le café, mon vieux lapin, et des cigares, de ceux-là qui sont dans la commode, côté des chemises.

Quand M. Marcaillou fut sorti :

— Il me semble, dis-je avec une pointe de raillerie, qu’il vous tient joliment tête. Vous avez déposé les armes tout à l’heure. Comment supportez-vous la contradiction, vous, un fanatique de la discipline ?

— La discipline, au régiment il en faut ; et comme elle est complète, absolue, passive, on se fatigue à la longue d’être toujours obéi ; de sorte que, dans la vie privée, un peu d’opposition... Et puis, je vous ai déjà dit ma dette envers Marcaillou.

— Mais dans quelles circonstances devint-il votre créancier ?

Pour la troisième fois, l’ex-grenadier entra, apportant du café exquis, fait à l’arabe, et de vrai ? havanais de contrebande.

— Sauve-toi, mon vieux, fit le général, lui tendant la main ; car je vais dire du mal de toi à mon jeune ami.

Le dévoué serviteur ne trouva rien à répondre et s’esquiva prestement.

— Avant tout, un cigare.

— Merci, général, je ne fume jamais.

— Ah ! conscrit, une belle dame exige sans doute ce sacrifice ? Mon cher, si vous vous mettez sur le pied d’obéir au moindre caprice...

— La fumée fait mal à ma mère.

— Sacrebleu, c’est bien différent. Donc, vous voulez savoir comment Marcaillou m’a sauvé la vie ? Pour en faire matière à « copie, » n’est-ce pas

? N'importe ! Moi, j'aime les hommes de lettres, pourvu qu'au besoin ils sachent tenir une épée.

Vous n'ignorez pas quelle malchance m'empêcha de prendre part à la campagne de Grimée. On me devait un dédommagement ; aussi fus-je des premiers qui débarquèrent à Gênes. Il y eut là une inspection générale très-sévère. Je vous donne en mille ce que je trouvai, moi, dans le sac de Marcaillou, en dehors de six paquets de cartouches et à l'exclusion des effets réglementaires ?

— Ma foi, je ne devine pas...

— Un tas de niaiseries : une boîte de soldats de plomb, deux chemisettes d'enfant, des petits bas, une collerette, que sais-je ! J'étais avec mes officiers ; impossible de fermer les yeux sur cette faute. Mon Marcaillou attrapa sans souffler mot un mois de prison...

— Oh ! général !

— A faire après la campagne, ajouta vivement le général.

Jusqu'à Solférino, tout alla bien pour moi. Deux fois déjà mon régiment avait eu l'occasion de se signaler. Une seule chose m'agaçait un peu, beaucoup, je dois l'avouer : c'était de toujours trouver, soit à côté, soit devant moi, le grenadier Marcaillou. Par quel concours étrange de circonstances ce chat maigre était-il sans cesse dans mon ombre ? Toutefois, comme en campagne on ne peut pas rigoureusement garder les distances de la théorie, je n'avais qu'à faire de plus grandes enjambées que lui au prochain engagement.

Je reviens à Solférino. On se battait depuis quatre heures avec une égale bravoure de part et d'autre, et les chances de la journée étaient encore indécises, lorsqu'à cinq cents mètres de nous, tout à coup nous voyons s'établir une batterie de vingt cinq pièces. Dix minutes d'hésitation, et l'artillerie autrichienne nous fauchait comme blé vert.

A la baïonnette ! Vive l'Empereur ! et nous courons déloger l'ennemi. Dans la mêlée, un grand diable d'artilleur me tire à bout portant un coup de pistolet. Comme par miracle, l'arme est heureusement relevée, et l'Autrichien tombe percé d'outre en outre.

— Merci, camarade ! Ton nom ? demandai-je, car aveuglé de fumée, je n'avais pas distingué les traits de mon sauveur.

— C'est Marcaillou, fit un sergent qui était à ma droite.

Au même instant, je fus frappé si violemment à la tête que je perdis connaissance. Quel beau coup de sabre ! Quand je revins à moi, j'étais à

l'ambulance où un homme qui semblait en proie au plus violent désespoir m'avait porté sur son dos.

Lorsque le chirurgien retira les bandes provisoires qui entouraient mon front, je reconnus, en lambeaux, les chemisettes pour lesquelles j'avais puni mon pauvre Marcaillou !... Eh bien, qu'en pensez vous, mon cher ?

Aux derniers mots du général, j'avais senti mes yeux se mouiller. Mais laisser voir mon émotion ! Jamais.

Je passai vivement la main sur mon front, pour arriver à mes yeux, puis du ton le plus indifférent je voulus dire :

— Il fait un peu chaud ici...

— Mon enfant, riposta le général, la voix adoucie et la bonté dans le regard, ne vous gênez pas, si vous avez le vin sentimental...

— Eh bien, oui, m'écriai-je honteux de ma fausse honte, j'admire Marcaillou ; ce cœur primitif, cet esprit illettré, ce paysan, ce simple soldat est.. un héros.

— Parbleu ! fit simplement le général. Et après un instant de silence :

— Voulez-vous la fin de l'histoire ?

— Sans doute.

— Après un tel dévouement, vous pensez que je ne pouvais plus me séparer de Marcaillou. Je le pris donc pour brosseur, d'autant plus que ce pouvait être une raison de l'avoir moins souvent à mes côtés.

— Et de vous faire tuer plus à votre aise.

— Impossible, mon cher, j'en ai pris mon parti. Une chose dont vous vous feriez difficilement une idée, ce fut la joie de Marcaillou lorsqu'il apprit sa promotion à l'insigne honneur de cirer les bottes d'une graine d'épinards ! Vrai, le drôle fut plus content que moi le jour où je passai général.

Vous voyez quelle cuisine il méfait, continua mon hôte, mais ce n'est rien auprès de ses autres talents. Et quand j'ai mes douleurs ! Heureux jeune homme, vous ne connaissez pas cela, la goutte ?

C'est le revers de la médaille, la contre-partie de la gloire. Dans ces occasions-là, Marcaillou devient un puits de tendresse. Il essaie à remplacer sœur, femme et enfants, car bête que je suis, je n'ai pas su me créer à temps une famille.

Ah ! mon cher, reprit le général comme pour chasser une pensée importune, combien vous ririez, malgré votre bon cœur, si vous nous voyiez

tous les deux cloués à la fois par les rhumatismes. Quel concertode jurons pendant qu'il me frotte un bras et que je lui frictionne la jambe !

Enfin, que vous dirai-je ? Tout Marcaillou qu'il est, c'est un serviteur dévoué, c'est un compagnon d'armes, c'est un ami. Il est, chevalier de la Légion d'honneur, et je lui ai fait une petite pension pour le mettre à l'abri de mes mauvaises humeurs.

— Pourquoi M. Marcaillou est-il resté simple soldat ?

— Il sait à peine lire ; mais il se promettait d'apprendre en même temps que son petit François.

Pousse-café, liqueurs assorties de France, de Navarre et des Iles, tout avait été scrupuleusement passé en revue.

— Bien vrai, vous ne fumez pas, questionna de nouveau le général qui voulait jouer le rôle de Méphistophelès et devait me croire plus accessible à la tentation après un copieux déjeuner si bravement arrosé.

— Je vous affirme que je n'ai pas ce défaut.

— Laissez donc, mon cher, si c'était un défaut, vous l'auriez. Au moins la fumée ne vous incommode pas ?

Pour toute réponse, je voulus offrir du feu à mon hôte. Mais si les allumettes, étaient bien véritablement chimiques, à les croire sur leur étiquette, elles n'en étaient pas moins inflammables. Je frottai inutilement jusqu'à la dernière, pendant que le général se livrait à un monologue sur les avantages du briquet, si démodé de nos jours.

— Monsieur Marcaillou en a sans doute, demandai-je au général qui mâchonnait son cigare avec une certaine agitation.

— Parbleu, s'il en a !

Et il appela de sa voix de commandement : Marcaillou !

— Sortez-vous après déjeuner, questionnai-je en regardant la pendule.

— Certes, mon cher. Vous avez un rendez-vous ?

— Chez un marchand de nouveautés... littéraires.

— Moi, j'ai une audience du ministre pour régler ma pension de retraite. Nous ferons route ensemble par les Champs-Élysées... Marcaillou ! cria de nouveau mon hôte.

— Êtes-vous allé au théâtre, cette semaine ?

— Non, je demeure si loin... Et puis, je vous le demande, quel grand intérêt peuvent avoir pour moi vos drames de convention, moi qui en ai vu dans ma vie de si poignants et de si réels... Marcaillou ! cria pour la

troisième fois le général, et si fort que les vitres en tremblèrent. Mais que peut faire cet animal ?

La patience n'est pas le fait du général.

— Monsieur Marcaillou sera descendu pour une commission.

— Toujours en l'air ! Est-ce que je bouge, moi ? Ah ! sacrebleu...

— Je trouverai des allumettes dans la cuisine. La porte à droite, n'est-ce pas ? Nouveau Prométhée, dans une seconde je reviens.

— Vous me le promettez, me cria le général en soulignant son jeu de mots par le rire le plus franchement satisfait.

Dans la cuisine un étrange spectacle m'attendait.

Cette petite pièce que n'eût pas tenue plus brillante une ménagère flamande, ne se ressentait déjà plus du désordre qu'avait dû causer notre homérique déjeuner.

Sur un buffet de bois blanc, une terrine pleine d'eau de savon bien mousseuse, et dans cette lessive en miniature quelques linges déchirés. Devant le fourneau, droit, immobile, son inévitable pipe à la bouche, deux grosses larmes aux yeux, l'exgrenadier Marcaillou. D'une main, il tenait un fer à tuyauteur sur lequel il appuyait la joue pour en sentir le degré de chaleur ; de l'autre main, une collerette d'enfant. Il était tellement absorbé par son travail et ses pensées que non-seulement il n'avait pas entendu les appels du général, mais qu'il ne soupçonna pas ma présence.

Je contemplai ce drame muet. Toute la vie de cet homme se résumait dans un souvenir, et comme c'était jour de fête, à son souvenir il faisait la toilette.

Pour rien au monde je n'aurais voulu troubler ce rude soldat au cœur de femme. Je pris sans bruit quelques allumettes dans une petite boîte de zinc pendue au mur et m'éloignai discrètement.

— Le drôle s'amuse à jacasser quelque part, me dit le général lorsque je rentrais.

— Non pas, il est à la cuisine.

— Sacrebleu ! que fait-il alors ?

— Il astique vos fleurets avec tant d'action..

— Hein, quel vieux lapin ! fit mon interlocuteur souriant. Mais nous sommes en retard ; votre chapeau, ma canne, et : En avant, marche !

Au bruit de notre sortie, « le vieux lapin » avait précipitamment serré ses chères reliques et se trouva sur la porte pour nous faire le salut militaire.

Le général, tout ragaillardi, marchait le premier.

— Monsieur Marcaillou, dis-je en passant auprès du brosseur, vous êtes un bon cuisinier... et le meilleur des hommes ; laissez-moi vous serrer la main.

— Supérieurement, avec plaisir, balbutia le grenadier Marcaillou tout étonné de ma reconnaissance de gourmet.

LES POÉSIES D'HORACE MAIRET

I

Vers le milieu de l'armée 1866, sur la terrasse de l'une des villas féeriques qui mirent leurs ombrages dans les eaux du lac d'Enghien, une élégante jeune femme se promenait l'ombrelle sur l'épaule, un livre à la main.

De temps à autre elle interrompait sa marche et s'accoudait sur la balustrade de pierre, s'amusant à voir glisser, entre deux eaux, de magnifiques carpes à miroir cherchant l'ombre des glaïeuls.

Par instants elle secouait la tête, comme pour se débarrasser d'une préoccupation absorbante ; puis, pour mieux rompre avec ses pensées elle ouvrait le livre au hasard, et, tout en le parcourant, reprenait sa promenade et retombait dans ses rêveries.

Quelquefois elle s'arrêtait pour relire le même feuillet ; alors, un indicible sourire entr'ouvrant ses lèvres, qu'un poète n'eut pas manqué de comparer au corail, donnait à son visage mutin une expression indéfinissable qui la faisait plus charmante encore. Parfois aussi, refermant brusquement le livre et s'arrachant, non sans effort, aux réflexions qui la dominaient, elle parcourait la terrasse d'un pas saccadé.

Elle en avait bien souvent fait le tour, lorsque, au bruit lointain d'une cloche, elle s'arrêta et s'écria :

— Assez d'hésitations !

Et trouvant à la portée de sa main une touffe de chrysanthèmes des Indes, elle en arracha un en disant :

— Conseille-moi, petite fleur ; me faut-il rester veuve ou donner un second père à ma fille ?

Le dernier des pétales qu'elle abandonnait à la brise, après avoir dit tour à tour oui et non, ayant conseillé l'affirmative, la veuve lança dans le lac la corolle découronnée et cueillit une seconde fleur qui, cette fois, conclut à la négative.

La questionneuse, par distraction sans doute, ouvrait le livre pour l'y placer, lorsqu'une ombre se projeta tout à coup devant elle.

Un jeune homme, vêtu d'un costume demi habillé faisant le plus grand honneur à Dusautoy, chaussé de bottes molles et ganté de blanc, la comtemplait avec une admiration pleine de convoitise.

— C'est vous... dit-elle en rougissant.

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas ? répliqua le cavalier en jetant le cigare qu'il avait à la bouche ; et pourtant Jupiter n'a pas mis tout à fait soixante quinze minutes pour venir de chez moi jusqu'ici. Le croiriez-vous, la noble bête n'a pas un seul poil mouillé.

— Vraiment ? fit la jeune femme d'une voix mordante.

— Je vous en donne ma parole ; et vous, cousine, comment allez-vous ?

— Toujours un peu souffrante...

— C'est comme moi... vos rigueurs me tueront...

— Vos éternels cigares aidant...

— Toujours injuste et railleuse ! et pourtant, chère Julie, vous m'aimez...

— Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer ?

— Cette marguerite que vous consultiez tout à l'heure.

— Une marguerite ?

— Vous la tenez encore à la main...

— C'est un chrysanthème !

— Chrysanthème ou marguerite, qu'importe la fleur, si elle a su vous dire combien vous êtes aimée !

— Beaucoup ?

— Passionnément ! Mais vous, Julie, m'aimez vous ?

— Pas du tout !... du moins comme vous l'entendez.

— Permettez-moi de n'en rien croire...

— Voilà de la haute fatuité, mon cousin !

— Pensez-vous ?... Je ne vois pourtant, en dehors de moi, rien de nature à vous faire rêver... et tout à l'heure vous rêviez ; ne vous en défendez pas ! rêver est le propre de l'amour.

— Eh bien ! oui : je rêvais, avoua madame Cusset en éclatant de rire.

— Quand je vous le disais ! Donc vous m'aimez...

— Vous ? Que non pas : j'aime... la poésie.

— Qui ne l'aime ? au collège j'ai copié deux cents fois, en pensums, le récit de Théràmène ; et quoiqu'il m'ait fort ennuyé, je ne trouve pas extraordinaire qu'on aime la poésie. Aimez-la ; c'est une l'utilité agréable ; et puisque les poètes meurent généralement de faim, je ne vois pas grand

mal à ce qu'on essaye d'en faire vivre quelques-uns. Est-ce Lamartine que vous tenez ?

— Non, je le sais par cœur.

— Il a du bon, mais... qu'il est élégiaque !

— Vous l'avez lu ?

— Quelques pages... Au format de votre livre, je parie pour Victor Hugo...

— Vous n'y êtes pas...

— Musset ?

— Cherchez encore...

— Je suis à bout de poètes...

— Vous oubliez un vieil ami de collège...

— J'en ai tant !...

— Horace... devinez-vous maintenant ?

— Parbleu ! de qui est la traduction ?

— Vous moquez-vous, monsieur Félix Cusset

— De Cusset, s'il vous plait...

— Et la loi ?...

— Elle a tort, répliqua superbement le gandin avec quoi l'État espère-t-il perpétuer et vivifier cette noblesse qui s'éteint, s'il contre-carre les gens comme il faut lorsqu'ils veulent bien consacrer leur fortune à la reconstituer ?

La veuve, regardant ironiquement son interlocuteur, répliqua :

— Veuillez me répondre : pourquoi m'avez-vous demandé qui a traduit les vers de M. Horace ? Il y a là-dessous quelque dénigrement.

— Aucun. Si savantes que soient les dames ; n'est il pas permis d'admettre sans méchanceté qu'une femme, même vous, chère Julie, ne puisse lire le latin à livre ouvert ?

— Vous oubliez madame Dacier.

— Inconnue ! fit M. Cusset, en allumant un cigare.

— Je vois que nous ne nous entendions guère ; il ne s'agit pas du poète latin, que je n'eusse point qualifié de monsieur, mais des poésies de l'un de vos condisciples, si j'ai bonne mémoire : M. Horace Mairet.

— Que ne le disiez-vous ?

— Les journaux en ont parlé avec tant d'éloges que je me les suis procurées. Vous les avez sans doute ?...

— Moi ! acheter le livre d'un camarade ! Il doit me le donner.

- Je vous le prêterai.
- Le lire.... jamais !

II

- Puisque le baromètre n'est pas à la poésie, vous plairait-il, mon cousin, de nous asseoir ? Nous causerions plus à l'aise...
- De mon amour ?
- Vous croyez-vous amoureux ?
- J'en perds l'esprit ! Ah ! Julie, si vous vouliez, rien n'égalerait mon bonheur !
- Vous tenez à m'épouser ?...
- Plus que jamais !
- Croyez-vous que nous serons heureux ensemble ?
- Nos écuries réunies, nous attellerons à quatre !
- Voilà un argument de nature à me convaincre, si...
- Si ?...
- Nous n'avions les goûts les plus dissemblables — Je n'adore pas les vers, c'est vrai...
- Passe encore de ne pas goûter la poésie ; mais en dehors de vos chevaux, qu'aimez-vous ?
- Vous !
- Et puis ?
- Un bon cigare ne m'est pas absolument indifférent...
- Et ?
- Chère Julie, vous n'attendez pas que je vous fasse mes confessions de garçon... Diable !
- Contentez-vous de me répondre : aimez-vous la peinture ?
- J'avais résolu de faire peindre à Auguste Bonheur mon jupiter : la bête en vaut la peine...
- Eh bien ?...
- Mais Nadar ayant un atelier spécial pour les animaux ; il nous photographiera Jupiter et moi ; et j'espère que vous voudrez bien accepter un exemplaire...
- Voilà qui s'appelle comprendre et encourager les arts. Et la musique, mon cousin ?

— Nous continuerons votre loge à l'Opéra ; nous en aurons même une aux Italiens. Quoique cher, c'est indispensable dans notre position.

— Mille remerciements ! Mariés, qui verrions-nous ?

— Nous recevrons toute l'aristocratie... du sport.

— Et on causerait ?...

— Courses, améliorations de chevaux, attelages, sleep-chase.

— Puis ?

— On ferait une bouillotte honnête et modérée.

— Après ?

— Ma foi, ma cousine, après... il en serait... ce que vous voudriez...

— Ce que je voudrais, mon cousin, ce serait précisément le contraire de ce que vous m'offrez. Je ferais impitoyablement ma porte aux oisifs et aux ennuyeux.

— Pour l'ouvrir aux artistes ? Do quoi parlerait-on ?

— De tout ce qui ennoblit le cœur, grandit l'intelligence, satisfait l'esprit.

— Puis ?...

— On ferait quelques lectures et beaucoup de musique.

— Après ?

— Les conviés partis, les bougies soufflées, mon mari et moi, les pieds sur les chenets, la main dans la main, nous chercherions pour le jour suivant une belle œuvre à encourager, une bonne action à cacher.

— Charmant ! Dans le milieu que vous choyez, vous n'auriez pas grand peine à trouver l'occupation du lendemain. Les peintres ne chôment jamais de rossignols, et les poètes, d'élégies en quête d'une dédicace.

— Vous vous trompez, Félix : lorsqu'on a besoin ; d'un salubre exemple de désintéressement et d'indépendance, il faut le chercher là où trône le Travail.

— Croyez-vous que ces gens-là travaillent ? Tout labeur, si peu d'intelligence qu'il exige, donne au moins le pain du jour. Pourquoi si peu d'artistes ont-ils un lendemain assuré ? C'est que ces artisans de l'esprit, comme ils s'intitulent orgueilleusement, ne travaillent pas.

— L'art vit d'inspiration.

— Sophismes ! Si les peintres flânaient moins, si les sculpteurs fumaient moins, si les poètes rêvas saient moins, ils feraient fortune comme mon oncle, votre beau-père, qui certes n'était pas un aigle.

— Pourquoi pas comme votre père, qui, n'ayant point inventé la poudre... de riz... n'en a pas moins fait fortune à en vendre ?

— Vous vous fâchez ?

— Assurément... je souffre, entendez-vous, je souffre véritablement dans mon affection à vous entendre parler ainsi.

— Voyons, petite cousine, je fais amende honorable ; mais veuillez m'expliquer pourquoi, lorsque tant de soi-disant crétins font fortune, tant de gens hors, ligne, disent-ils, tirent généralement le diable par la queue ?

— Quoi de plus facile, fit madame Cusset en feuilletant le livre qu'elle avait à la main ; voici ma réponse :

La Fortune venait, dans un choc maladroit,
De briser son char d'or à la borne du droit.
Elle se désolait, la déesse volage,
Car elle avait à faire encore un long voyage
Et ne pouvait dès lors
Emporter ses trésors.
Quand survint le Hasard à la marche légère.
— « Bon ! je vais vous aider, ma chère, »
Lui dit-il ; et gaîment
Il charge sur son dos la Fortune et l'argent...

— Julie, vous allez croire que c'est un parti pris de vous taquiner : cependant, ma parole d'honneur, je ne sais où vous voulez en venir...

— Que ne me laissiez-vous terminer ?

Depuis, c'est le Hasard qui donne avec usure.
Les biens que trop souvent la Fortune mesure.

III

— Est-ce bien mou ami Horace qui copiait tous mes thèmes, qui écrit ces belles choses ? j'ai peine à le croire si philosophe !

— Avouez que vous ne le croyiez pas si poète.

— Il rimait au collège...

— C'est un moraliste élégant.

— Élégant ! Mairet ? lui, élégant ? on voit que vous ne le connaissez pas. Il aurait diantrement changé : la dernière fois que je le vis, c'était au banquet de Sainte Barbe, il y arriva crotté comme... comme un poète.

— J'entends par élégant...

— Non, Julie, vous avez tort ! je vous le dis avec franchise : faire Horace élégant, c'est tout simplement de l'exaltation ; de même que prétendre, se constituer moraliste lorsqu'on ignore le monde qu'on veut morigéner, c'est du dernier bouffon. Est-ce que Mairet soupçonne ce qu'est un handicap ? Est-ce qu'il saurait seulement tenir un book ? Je gage vingt louis que ce poète élégant est incapable de distinguer la coupe de la casaque du jockey Mac-Kant de celle de Fredley : demandez lui donc l'origine de Pincette, et à qui elle appartient.

— Peut-être ne pourrait-il pas répondre...

— Pourtant il n'y a pas un individu un peu bien élevé qui ne sache qu'elle est à Fasquel, et issue de *Fort-à-Bras* et de *Blétia*.

— Cette ignorance hippique n'ôte pas toute sa valeur à un artiste.

— Si vous pouviez juger Mairet !...

— Qu'est-ce qui s'y oppose ?

— Rien et tout...

— Je ne vous comprends pas plus que vous ne comprenez la poésie. Expliquez-vous.

— J'ai dit : rien ne s'y oppose, parce que Horace n'a rien à me refuser.

— Vous lui avez rendu quelque service ?

— Jamais. Mais ce garçon est fanatique de la fraternité barbiste.

— On ne saurait faire un plus complet éloge de l'homme et de l'institution. Il vous reste à m'expliquer le : Tout.

— Tout s'oppose à ce que vous vous assuriez par vous-même que ce grand poète n'est pas élégant, puisqu'il faudrait que vous le vissiez...

— Présentez-le-moi. — Un sauvage...

— Est-il bien ?...

— Heu ! fit le gandin en regardant la questionneuse avec une attention inquiète.

— Répondez donc !

— Savez-vous, Julie, que Mairet est bien heureux de vous intéresser ainsi ?

— Ne jouez pas à l'Othello... je désire savoir seulement si le portrait que mon imagination s'en fait s'éloigne beaucoup de la -vérité. Il doit être

distingué ?

— Il y a mieux...

— D'une taille élancée ?

— Il est bossu...

— Bossu !... vous voulez rire ?...

— Pas le moins du monde...

— Difforme avec tant de cœur et de douce philosophie !

— Il faut bien se résigner.

— Vous avez raison : Pope, bossu, n'en est pas moins optimiste, ... et grand poète.

— Horace a peut-être plus de mérite de l'être... ce M. Pope est-il bancal ?

— M. Mairet boiterait-il ?

— Par suite d'une sciatique.

— Madame Bocconio ne le connaît donc pas personnellement ? elle ne m'a jamais parlé de ce double malheur.

— C'est si triste !... Vous comprenez maintenant qu'il est impossible que je vous le présente : il craint justement la moquerie.

— Byron boitait...

— Élégamment, tandis que Mairet...

— Bossu et boiteux, il n'en reste pas moins un garçon d'esprit... un homme de cœur et de probité dont on dit le plus grand bien.

— Ce que je vous apprends paraît vous contrarier...

— Pourquoi cela me contrarierait-il ?

— Vous semblez agacée.

— Signe d'orage...

— Vous croyez ?...

— Tenez-vous pour averti : et si vous craignez de gâter votre belle culotte qui vous donne un faux air de Léotard, je vous engage à faire seller Jupiter au plus vite.

— Est-ce un congé ?

— C'est un avis... charitable.

— Votre charité n'est pas gracieuse !

— Ainsi, reprit madame Cusset après un long silence et en lançant son livre sur une chaise avec un dépit manifeste, votre ami est si complètement difforme qu'il n'ose se montrer ?

— Complètement n'est pas le mot. Il boîte, mais il a de belles mains : il rivalise quelque peu avec Polichinelle, mais ses yeux sont doux, son nez

parfait, ses cheveux charmants, ses pieds convenables...

— Tout cela ne l'empêche pas d'être un ignorant incapable de juger des mérites d'un handicap et de faire un book.

— En revanche, il a l'esprit des gens dans sa malheureuse position.

— Et il est assez courageux pour n'en rien laisser percer à travers des milliers de vers ! C'est étonnant ! Décidément je veux le connaître... Si vous ne pouvez me le présenter, Félix, je m'adresserai ailleurs.

— Il n'est guère présentable, hasarda le gandin avec embarras ; vous vous plaignez de mes cigares, que diriez-vous de...

— Mon poète cultive la pipe ?

— Avec acharnement.

— Le Vésuve lui-même ne fume pas toujours : amenez-le...

— Je ne comprends pas cette insistance.

— C'est que vous ne voyez pas que je m'ennuie à périr. Pour me distraire, je désire connaître l'homme qui, si disgracié, ne m'en a pas moins fait passer d'agréables instants : c'est pourquoi, je vous le répète, je veux que vous me le présentiez.

— Il me faudrait pour cela un prétexte difficile à imaginer.

— N'est-ce que cela ? M. Mairet, si j'en crois madame Bocconio, fait le pastel comme Latour ; talent charmant dont vous avez oublié de parler. Dites-lui que vous souhaitez qu'il fasse mon portrait.

— Je ne sais ce que vaut le poète, mais Dieu nous garde du peintre !

— Si imparfait que puisse être ce portrait, ne le désirez-vous pas ?

— Vous n'en pouvez douter : pourtant...

— Ah ça, mon cousin, questionna madame Cusset avec un froncement de sourcils des plus significatifs, c'est à mon tour de ne pas comprendre votre insistance.

— Chère Julie, n'admettez-vous pas un peu la jalousie, cette sœur de l'amour ?

— Espérez-vous me faire croire que vous êtes jaloux ? et d'un bancal ?

— Lord Byron...

— Byron n'était pas bossu ! Je vous attendrai avec votre ami à déjeuner, après-demain. Ne vous présentez pas seul, Félix, je ne vous recevrais pas ! maintenant, ajouta la veuve en reprenant son livre, le ciel s'assombrit, et la migraine me prend : adieu, jusqu'à après-demain.

Le lendemain, de grand matin, M. Cusset, non moins soucieux que le triste Hyppolite, avait deux fois déjà parcouru la rue de la Ville-l'Évêque, lorsqu'ils arrêta tout à coup et remit les rênes à son groom intrigué de cette promenade insolite.

— Il est à peu près certain qu'Horace n'y consentira pas, monologuait le gandin en descendant de voiture. Si Julie n'avait pas une si belle fortune, je veux que le loup me croque si je m'inquiéterais de ses caprices ! Qui a pu la pousser à tant insister pour le voir ? d'ordinaire elle n'a jamais la même fantaisie plus de dix minutes. Peut-être n'y penserait-elle pas demain... oui... mais dans le cas contraire elle serait intraitable... Tout cela est la faute de cet imbécile... quelle rage a-t-il de publier des poésies quand personne n'en lit plus !

— Monsieur Mairet ? demanda-t-il au concierge de l'une des plus belles maisons de la rue.

— Au deuxième.

— Est-il chez lui ?

— Possible.

Au second étage, le colloque suivant s'établit entre le gandin et une sorte de groom, dans une anti-chambre assez confortablement meublée pour prouver que l'artiste n'attendait pas après le déjeuner du lendemain.

— Monsieur Mairet n'y est pas ?

— Il est sorti dès six heures.

— Pourtant le concierge m'a assuré...

— Il s'est trompé.

— J'avais à entretenir monsieur Mairet d'une affaire des plus urgentes.

— Si monsieur veut revenir vers midi...

— Il le faudra bien. Vous direz à votre maître qu'un ancien barbiste le prie de vouloir bien l'attendre.

— Monsieur est barbiste ? C'est tout à fait différent : quand monsieur Mairet travaille, il n'aime guère qu'on le dérange ; mais, du moment où vous êtes un ancien camarade, il me gronderait de vous avoir fait revenir. Montez trois étages, sa carte est sur la porte de l'atelier.

— Tiens, c'est Félix, bonjour, ma vieille... par quel hasard ! c'est gentil à toi d'être venu me voir !

— Ma foi, Horace, avant de me trouver si gentil, sachez que je viens vous demander un service.

— Avec moins de terreur la Sicile tremblante
Entend tonner l'Etna sur la mer mugissante.

Comment as-tu su mon adresse ? ajouta le peintre en chargeant sa pipe.

— A Sainte-Barbe ; n'êtes-vous pas membre fondateur ?

— Voilà encore un des bons effets de notre association. Ah ça, demandait-il, tu es riche, dit-on, payes-tu exactement la cotisation ?

— Sans doute... balbutia le gandin.

— Je crois t'avoir serré la main au dernier banquet. Tu disais que tu venais réclamer un service, parle : je me souviens encore du temps où tu me rendais celui de me laisser copier tes thèmes. Dis donc, Félix, te rappelles-tu quel cancre je faisais !... le père Guérard m'en a-t-il administré, des boucans ! je dois dire avec Desbarreaux :

Mais j'ai tant fait de mal que jamais sa bonté
Ne me pardonnera sans blesser sa justice.

Vois-tu quelques camarades ?

— Peu ; avec le temps on s'oublie.

— C'est particulier ! moi, je n'oublie pas ! Voyons, que puis-je pour t'être agréable ? Si c'est possible, c'est fait : si c'est impossible par Sainte-Barbe ! on le tentera. Tu ne fumes pas une pipe ?

— Non ; veux-tu me sacrifier ta journée de demain ?

— J'ai beaucoup à travailler ; cependant, s'il le faut... je te donnerai jusqu'à cinq heures ; je voudrais faire mieux, mais j'ai depuis longtemps promis à la marquise de Châtelneuf de dîner avec elle ; le soir on doit faire de la musique, et l'on compte sur moi pour un duo avec une charmante pensionnaire qui n'ose chanter qu'avec ton serviteur. Tu vois que je ne puis m'écrier avec Atalide

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie
M'abandonnent !....

— J'accepte jusqu'à cinq heures. Peux-tu te trouver aujourd'hui, à midi, au café Anglais ? nous y déjeunerons.

— Non... je déjeune à l'ambassade de Russie, où, comme dit Destouches,

La vanité me demande à genoux cela me dérange beaucoup. Aussi, tu vois, j'essaye de réparer le temps perdu, sans même t'en demander la permission ; prends un siège, tu trouveras des cigarettes sur le poêle ; et, si tu as à causer, jabotons tant que tu voudras.

— Si tu dinais avec moi ?...

— Tu tiens à banqueter ! C'est encore plus impossible ; j'ai un engagement bien autrement sacré qu'avec la marquise et l'ambassade : je dîne chez ma mère. Dis carrément à quoi je puis t'être bon, car le jeu des fourchettes n'est pas nécessaire pour éperonner ma bonne volonté envers un camarade.

Tout en travaillant à un portrait de femme, Horace se mit à déclamer :

Cieux, écoutez sa voix ; Terre, prête l'oreille.

Quoique embarrassé de ce qu'il avait à solliciter du souvenir d'une camaraderie oubliée jusqu'alors, le dandy n'en était pas moins entré dans l'atelier d'Horace en homme habitué à la considération superficielle qu'on accorde à la fortune et plus souvent à ses dehors.

Il s'était d'abord senti fortement choqué du tutoiement de l'artiste ; bientôt la gravité du service qu'il en attendait lui avait fait un devoir de la prudence !, et il avait jugé profitable à ses projets d'imiter cette familiarité amicale, laquelle n'était chez Horace ni l'effet d'une habitude généralement plus triviale qu'affectueuse, ni le désir de se rapprocher d'un favori de la fortune. Pour M. Mairet, le tutoiement équivalait à un hommage irréfragable rendu à l'esprit de confraternité dont il était féru. Quelques-uns en avaient étrangement abusé sans l'en jamais guérir. Être commissaire du banquet barbiste ; y chanter quelques couplets, reflets de la vie du collègue ; citer à tout propos un classique aimé, telles étaient les toquades de cet artiste, qui, d'un mérite reconnu, n'en était pas moins modeste.

À mesure qu'Horace parlait, M. Cusset perdait de son assurance. Si madame Cusset s'était fait du poète une idée chimérique, reflet des sentiments élevés de l'auteur, lui, Félix, s'était créé du peintre un idéal taillé

sur le patron de ses opinions à l'endroit des artistes. Il n'était venu chercher rue de la Ville-l'Évêque qu'un rapin vieilli dans les tiraillements d'une position précaire, et il y trouvait un homme sérieusement posé, dont le sans-façon n'excluait pas la réserve. H constatait avec stupéfaction que M. Mairet paraissait plus content qu'honoré de son souvenir ; il s'étonnait surtout de l'entendre établir, sans forfanterie, ses relations, avec l'une des dernières grandes maisons du faubourg Saint-Germain, quand il avait inutilement tenté, lui, de s'y faire admettre à l'aide de sa fortune et des opinions légitimistes qu'il affectait en vertu de son de d'emprunt.

Aussi, quand il fut mis en demeure d'expliquer le but de sa visite, fut-il pris d'un embarras insurmontable.

— Eh bien ! s'écria l'artiste, surpris du-mutisme de son visiteur, oublies-tu que les cieux, la terre et moi attendons ton bon vouloir ?

— C'est qu'en-vérité, je n'ose...

— Faut-il te confesser ?

— Volontiers.

— Tu as un duel ?

— Non.

— Tu es à court d'argent ?

— Fi donc !

— Tu veux que je te débarrasse d'une maîtresse ?

— Pas pour l'instant.

— Souhaiterais-tu le portrait de ton chien ?

— Rassure-toi.

— Alors, tu viens me demander d'être parrain ?

— Ce n'est pas cela.

— Le mystère est immense et l'esprit s'y confond...

Je donne ma langue aux chiens...

— Horace, mon ami, il faut que tu me rendes le signalé service de devenir... bossu.

— Plaît-il ?

— Bossu... pour quelques heures seulement.

— C'est déjà assez coquet !

— Puis...

— Tu as encore une infirmité à me demander ?
— Hélas !
— Hélas !... ton hélas m'épouvante : achève, je tremble...
— Mon bonheur exige encore que tu sois... bancal... mais légèrement...
— Ce qui équivaut à ceci : tu dois être bossu à pleine mesure. Me diras-tu quelle cause te pousse à infliger à mon dévouement ce choix varié d'infirmités ?
— Tes poésies...
— Pas possible !... s'écria gaîment le peintre eu quittant palette et pinceaux ; en quoi, si mal faits qu'ils soient, mes pauvres vers me valent-ils un si grand déboire ?
— Ils m'ont presque brouillé avec une cousine dont je recherche la main ; un parti magnifique !
— S'il en est ainsi, je jure, sur mon meilleur alexandrin, de réparer-leur forfait au prix de toutes les bosses que tu jugeras indispensable de m'imposer. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'Horace Mairret ait nui, même sans le savoir, à un ami.

Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse... Conte-moi donc la
chose depuis A jusqu'à Z, et nous allons aviser.

— En deux mots, voici la position : Hier, je suis arrivé à Enghien chez madame de Cusset, ma cousine, veuve assez fantasque et passablement basbleu. Le temps se mettait à l'orage, elle était de méchante humeur, et, à bout d'ennui, elle lisait... tes poésies...
— Et s'ennuyait bien davantage ?
— J'aime les vers comme tout le monde, mais elle m'a parlé des tiens en termes si élogieux... que... ma foi...
— Elle t'a rendu jaloux !
— Et comme j'avais eu la maladresse de lui avouer que je te connaissais...
— Bien obligé !
— Julie...
— Un nom que j'aime... celui de ma mère...
— Julie m'a demandé de te présenter à elle.

— Je devine, cher ami : n'ayant pu éreinter le poète dont tu ne connaissais pas l'œuvre, le peintre dont tu n'avais pas vu les tableaux, c'est assez présumable, tu n'as rien trouvé de mieux que de rendre l'homme impossible à présenter.

— C'était de bonne guerre, n'est-ce pas ? Eh bien ! juge de ma chance : cela n'a servi qu'à augmenter le caprice de ma capricieuse cousine. Si, demain, je ne t'amène pas à déjeuner, je me vois exposé à perdre cent mille francs de rente !

— Je comprends, et je me résigne : viens donc me prendre demain, en me laissant le plus de temps possible... pour travailler, et, je l'espère, tu seras satisfait de mon dévouement.

— Ma voiture attendra à ta porte à dix heures.

— Sais-tu bien, Félix ? J'aurais préféré que tu m'eusses fait sourd plutôt que bossu...

— On ne pense pas à tout !

— Si on ajoutait la surdité ? demanda le peintre riant.

— Non : le trop est quelquefois l'ennemi du bien ; mais je te préviens que tu n'es pas tenu d'être trop spirituel...

— Ni distingué ?...

— J'ai dit que tu fumais la pipe.

— Hé hé ! mon gaillard, lu n'as pas voulu que le moral fût au-dessus du physique. Un renseignement : ta cousine est-elle jolie ?

— Beauté de veuve...

— Si elle me proposait de faire son portrait ?

— J'y ai mis bon ordre.

— Décidément, ma vieille, tu es jaloux comme une légion de tigres. Tu l'aimes donc bien, ta cousine ?

— Elle a deux millions !

— Puah ! fit l'artiste avec dédain ; j'adore la franchise ; pourtant, ainsi que tu le disais tout à l'heure, le trop est l'ennemi du bien, même entre amis.

— A demain, cher, dit Félix, qui n'avait pu s'empêcher de rougir

— A demain. Mais, j'y songe, il est prudent de poser certaines conditions d'alliance ; voici mon ultimatum :

Art. I. La mystification ne devra pas durer plus qu'un lever de rideau, le déjeuner compris.

Art. II. Mondit sieur de Cusset n'abusera, sous aucun prétexte, des désavantages physiques et moraux qui me sont imposés.

Art. III. Toute infraction aux présentes aura pour effet de me rendre instantanément au sentiment de ma dignité comme aux agréments de ma personne.

Est-ce arrêté ?

— Oui, mais songe qu'il y va de mon bonheur !

— Et de deux millions.

V

— Ce Roberts ne revient pas ? répétait la jolie veuve, qui, dans une délicieuse toilette, soulevait fréquemment et avec une impatience croissante le store d'une fenêtre d'où l'on entrevoyait la route de Paris ; a-t-il mal compris mes ordres, ou n'a-t-il pas rencontré madame Bocconio ? Quel contre-temps ce serait t Pourvu que Félix n'arrive pas avant lui ! Mais Félix viendra-t-il ? Son amour propre, plus que sa jalousie, ne le poussera-t-il pas à feindre de prendre ma volonté expresse pour le caprice d'un moment ?

Qu'il ne vienne pas seul ! s'écria la jeune femme ; ou je jure de ne le revoir jamais !...

Elle se prit à réfléchir.

— Non, disait-elle, il n'est pas possible que ce poète dont j'aime le talent soit aussi disgracieux de corps et de façons d'être que le fait mon cousin. Après le départ de Félix, j'ai soigneusement cherché un mot, un vers, une plainte de nature à m'éclairer ; je n'ai rien trouvé...

Pourquoi en suis-je heureuse ?

Elle se dirigea vers un bonheur du jour, et elle y prit le livre que nous connaissons déjà, puis un journal.

— Cherchons encore, dit-elle ; je ne trouve toujours que ce seul passage ; et, sans s'en douter peut être, elle lut à haute voix :

Que d'amis indiscrets, de soins inopportuns !
Il est de ces chagrins au douloureux mystère
Devant qui l'Amitié doit pleurer et se taire :
Chagrins qui font que l'on voudrait mourir ;
Chagrins, le plus souvent, qui sont causés par Elle,

Et qu'Amour de ses fleurs ou le Temps do son aile
Hélas ! peut seul couvrir...

Voilà certainement une plainte : c'est la seule ; et encore, que prouve-t-elle ?... Étrange chose ! entre tant d'autres, ces vers sont les seuls à me déplaire. Pourtant, qui mieux que moi peut comprendre le chagrin de n'être pas aimé ? On voit qu'il en a souffert : mais aussi, tant de difformités ! Enfin... on ne peut lui refuser du cœur, et mon cher cousin n'en a guère ; c'est bien l'esprit le plus difforme qu'on puisse connaître ! Cela ne l'empêche pas de se croire adoré. Alors, pourquoi n'aimerait-on pas M. Horace ? Ayant la conscience de ses disgrâces, le poète essaierait à se les faire pardonner ; tandis que trop vaniteux pour soupçonner les siennes, le sportman me croira trop heureuse de devenir sa femme.

Il y a pourtant des instants où, aussi nul que je le sache, l'idée me vient que Félix m'a jouée. Il m'a dit : Dieu nous garde du peintre ! et pourtant, ce matin, le journal qui rend compte du Salon parle avec éloge d'Horace Mairat. Si mon cousin s'était moqué de moi ! Non ; il a dû dénigrer son ancien camarade beaucoup plus par conviction que par désir de lui nuire.

Pendant que madame Cusset attendait ses convives, Félix de Cusset entra dans l'atelier d'Horace, et, le trouvant à son chevalet, s'écriait avec inquiétude :

— Comment ! tête de poète, ne te souvient-il plus de tes promesses ?

— Si fait ; et je serais habillé si tu n'avais omis de me prescrire la tenue de rigueur.

— Petite tenue d'été... comme moi...

— Tu es magnifique ! tiens, me voilà prêt ; descendons, mon cher...

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent ta Julie...

— Il s'agit bien d'elle ! malheureux ! tu te dis prêt, et tu n'as pas ta bosse !...

— Sacrebleu ! je l'avais complètement oubliée ! mais à quoi bon se hâter ; d'ailleurs, que penserait ma concierge en me voyant sortir ainsi ; elle est

capable de s'imaginer que je déménage clandestinement ; je m'exécuterai à Enghien, et tu n'y perdras pas.

— Non, non ; arrangeons cela de suite.

— Je puis, dans l'escalier, rencontrer ma pro priétaire.

— Il est de trop bonne heure.

— Si j'allais, dans la rue, donner du nez sur un de mes modèles...

— Ma voiture barre la porte.

— Je connais du monde à Enghien.

— Nous descendrons dans la villa de ma cousine, et elle sera seule.

— Ai-je été assez niais de t'engager ma parole ! je la tiendrai, mais as-tu réfléchi aux conséquences de cette folie ? Si ta cousine allait s'apercevoir de cette mystification, cela pourrait te coûter cher.

— Je prends tout sur moi.

— Alors, bourreau,

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux... s'écria l'artiste en fourrant sous son paletot tout ce qu'il trouvait de propice à simuler une bosse : me juges-tu suffisamment défectueux ? demanda-t-il avec une gaieté d'assez mauvais aloi. Voyons, mon cher Félix, dis-moi sincèrement, comment est-elle ?

— Maigre...

— Est-elle gracieuse, au moins ?

— Un ou deux centimètres de plus ne feraient pas mal.

— De qui parles-tu ?

— De ta bosse...

— Moi... de ta parente.

— Crois-moi : tu peux encore supporter sans ridicule un accroissement de bagage.

— Merci ! Ésope en rirait. Je consens bien à servir d'épouvantail à l'enthousiasme lyrique de ta cousine, mais aux oiseaux... jamais !

— Il s'agit de boiter...

— Ça marchera tout seul... vois !

— Pardon, mon bon, tu ne boites pas.

— M'as-tu fait paralytique ?

— Pas précisément, mais traîne la jambe davantage...

— Es-tu satisfait ?

— Si tu n'oublies pas le mouvement, oui. D'ailleurs, je t'avertirai en toussant chaque fois que tu sortiras de ton rôle

— Toi, ma vieille, veux-tu que je te donne la mesure de ma franchise : tu me fais l'effet d'un gaillard qui ne se gêne pas pour tondre les moutons de près : mais je te conseille de te souvenir de nos arrangements. Si je m'aperçois que tu abuses des difficultés de ma position, je m'insurge ! je me révèle dans l'éclat de mes incontestables avantages : alors, justement éblouie, fascinée, la dame s'éprend de moi, et bientôt le poète sacrifié s'unit à la cousine désabusée : tableau ! Te voilà prévenu ?

— C'est entendu ! fit le gandin avec une fatuité superbe.

— Dis-donc : ce serait drôle si je devenais ton cousin...

Le dandy toisa fort impertinemment l'artiste et répondit avec un imprudent sourire :

— Toi ?

— On a bien vu des banquiers épouser des bergères...d'Opéra. Au surplus ce serait ta faute : tu ne m'as pas assez marchandé les moyens de séduction. Cependant, admettons, reprit Horace en riant, que ma bosse séduise ta cousine, consentirais-tu à être mon garçon d'honneur ?

— Je le jure !

— Voilà, mon cher, un serment d'une certaine impertinence.

— Dame... tu admets que Julie épouserait un peintre, bossu et boiteux...

— Et poète par-dessus le marché ; cependant, si ce malheur arrivait...

— Il n'arrivera pas !

— Tiens, pensa Mairêt ; au collègue le Félix n'était que fort en thème ; au banquet de Sainte-Barbe, il ne m'avait paru que sot : décidément serait-il faquin ? alors, gare dessous ! lui paraissait plus ni aussi ridicule ni aussi vulgaire qu'elle l'avait trouvé d'abord.

A table, et le premier élan des fourchettes ralenti :

— Vous devez être heureux aujourd'hui, monsieur ? demanda-t-elle.

— Plus que je ne puis dire ; c'est un bonheur dont je vous prie, madame, de vouloir bien agréer mes remerciements...

— Hum ! fit le gandin.

— Qu'avez-vous, Félix, vous seriez-vous enrhumé avant-hier ?

— Ne faites pas attention... N'est-ce pas qu'Horace est malgré tout un agréable garçon ? Croiriez vous qu'au collègue c'était un cancre fini, il me le rappelait hier encore.

— Je ne comprends pas, demanda la veuve sans se préoccuper de répondre à son parent, à quel titre je pourrais accepter vos remerciements, monsieur Mairet. J'espère que vous ne me croyez pas assez... naïve pour admettre que le bonheur dont je parlais tout à l'heure ait trait à cette réunion...

— Malheureusement, le cher Horace ne peut nous donner que peu d'instant ; il est attendu à dîner chez la marquise de Chatel neuf.

— Elle a été ma voisine de campagne ; c'est une aimable femme : vous la voyez intimement ?

— La marquise l'a invité aujourd'hui en faveur d'une petite baby qui ne veut chanter qu'avec lui...

— Vous êtes musicien ?

— J'ai été lié avec Faure, et il m'a donné quelques leçons de chant.

— Quand je disais que vous deviez être heureux aujourd'hui, monsieur, c'est que, ce matin, mon journal proclame vos succès au salon.

— Succès d'estime, madame...

— Harace n'a pas la prétention d'être absolument peintre ; il ne travaille qu'à son temps perdu.

— Ce n'est donc pas à sa peinture que monsieur doit d'être décoré ?

A cette demande, les deux camarades se regardèrent avec stupéfaction. Dans la précipitation qu'il avait mise à s'habiller, l'artiste ne s'était pas donné le temps de faire disparaître l'imperceptible papillon rouge qui ornait sa boutonnière.

— Non, dit précipitamment M. Cusset désappointé ; ce n'est pas à la peinture que Mairet doit cette faveur ; c'est comme officier de la garde nationale.

Madame Cusset regarda son cousin avec étonnement.

— Parole d'honneur ! reprit celui-ci avec l'imperturbable aplomb de la bêtise ; tel que vous le voyez, Horace n'en est pas moins un citoyen très dévoué à l'ordre de choses établi...

— Pardon, mon excellent ami ; il y a longtemps que nous ne nous étions vus, et ma décoration est d'assez fraîche date pour que je ne puisse t'en vouloir d'en ignorer l'origine.

— C'est vrai ; où diable avais-je la mémoire ? je me rappelle maintenant : ce doit être à titre d'administrateur de la Caisse d'épargne, magnifique institution qui moralise... le vol chez nos gens.

— Pas davantage... observa l'artiste.

— Alors, c'est...

— Félix ! s'écria la dame impatientée, je vous serais véritablement reconnaissante de vous résoudre à ne pas couper sans cesse la parole à monsieur ; je préfère vous entendre tousser... Monsieur Mairet, serais-je mal venue à vous demander la cause d'une distinction si honorable ?

— C'est un souvenir de Solférino.

— Tu as donc servi ?

— Tu oublies ma jambe et mon dos.

— Vous avez vu l'Italie ?

— En amateur, et voici comment : Un jour... j'avais du chagrin...

— Un de ces « chagrins qui font que l'on voudrait mourir ? » questionna la veuve avec une douce expression de sollicitude qui palliait l'indiscrétion de la demande...

— Ma foi oui, affirma tristement Horace.

— Un amour méconnu ? j'en suis là !

— Taisez-vous donc, Félix !... une page de roman ?

— Un feuillet du poème de la jeunesse, déchiré parla main de Dieu...

— Ah ! pardonnez mon indiscrétion, monsieur, implora madame Cusset d'un ton profondément pénétré, mais...

— Bast ! exclama Félix, au fond il n'est pas trop fâché de se pouvoir dire victime du sort, ça pose vis-à-vis des femmes !

L'artiste, à ces mots, regarda le gandin d'une façon si menaçante, que la cousine, redoutant une réponse trop vive, s'empressa de dire :

— Ainsi, vous fûtes en Italie comme amateur ?

— Oui, madame... C'était un matin, et à vrai dire je m'ennuyais à raison de dix pipes à l'heure... Un mien parent, faisant partie de la division Decaen, vint me dire adieu. Attaché au général, il allait le rejoindre, et me proposa de l'accompagner. Comme je n'avais pas un pouce de peinture commandée, j'acceptai, à son grand ébahissement, je vous assure.

— Singulière idée dans ta position !

— Je m'accommodais assez bien de l'existence accidentée du bivouac, et je prenais de ci de là, des croquis précieux, lorsque la fusillade le permettait. Entre Solférino et Cavriana, il y avait une heure à peine que le 72^e et les turcos avaient enlevé les dernières positions autrichiennes, lorsque l'idée me prit de faire un croquis du carnage résultant de cette rencontre où nos troupes s'étaient surpassées.

— Vous fumez, je crois, M. Mairet ; voulez-vous allumer un cigare ? mon cousin m'a fait accepter l'odeur du tabac.

— Je vous remercie... J'avais avisé un groupe de deux turcos morts en étouffant dans leurs bras deux ennemis. C'était tout à la fois beau et hideux. Je disposais mon album et je cherchais ma place, lorsque j'aperçois un autrichien, puis un autre, puis un troisième qui, se soulevant avec précaution d'entre les morts, se montrent un objet invisible de l'endroit où je me trouvais. Je remarque qu'ils arment leurs fusils et vont, à pas de loup, se tapir derrière un buisson. De mon côté, j'étais couvert par un monticule qui me dérobaient à leurs yeux. Que diable ces drôles machinent-ils ? me demandais-je. Je ne fus pas longtemps incertain. J'entendis le trot de deux chevaux ; deux officiers supérieurs s'avançaient sans défiance ; je me disposais à les prévenir lorsque retentissent des coups de feu. Je vois l'un des officiers vaciller sur sa selle, puis tomber. Mes Autrichiens s'élançant alors pour charger le second à la bayonnette. Je ne sais comment cela se fit, mais, trouvant un fusil sous ma main et m'étant mis à crier : À moi le 72^e il arriva qu'à mon insu j'avais occis un autrichien, effrayé les deux autres, sauvé deux braves et gagné cette décoration. Voilà l'histoire demandée.

— Tu as dû avoir peur ?

— S'il ne s'était pas agi de la vie de deux Français...

— Monsieur, mon indiscret cousin TOUS a dénoncé comme fumant la pipe : je vous prie d'agir comme chez une sœur. Nous allons ouvrir la fenêtre, et je vous assure que je ne serai pas plus incommodée de la pipe que du cigare.

— Mille grâce, madame ; il est vrai que je fume, même la pipe ; mais seulement aux heures de solitude et d'ennui.

— Hum ! hum !

— Décidément, Félix, vous êtes affreusement enrôlé !

— Presque rien, chère Julie, une irritation passagère.

— Monsieur Mairet, cela a dû vous faire un certain effet, de lire votre nom dans le journal ?

— Je vous avoue, madame, que c'est une sensation qui m'est inconnue...

— Déjà on avait parlé avec éloge de vos poésies...

— Réclames de libraire.

— Et l'article de ce matin, est-ce aussi une réclame ?

— Quel article ?

— Cette appréciation de vos tableaux de l'exposition.

— Je suis sûr qu'on l'éreinte ; c'est injuste, ma cousine. Horace n'a jamais eu la prétention d'être un Raphaël, tant s'en faut ; cependant...

— J'ignorais qu'on s'occupât de moi. — Avez-vous le journal, Julie ?

— Certainement, mais à quoi bon, puisque vous pensez qu'on y « éreinte » votre ami...

— Pour voir jusqu'où ces bélîtres de journalistes poussent l'outrecuidance.

— Alors, lisez, fit la veuve souriante et tirant le journal de la poche de sa robe.

M, Cusset prit l'air pénétré, le ton dolent d'un camarade plus convaincu que fâché d'avoir à consoler, et lut ces premiers mots :

« M. Horace Mairet est un vrai peintre, » puis il s'arrêta, questionnant sa cousine du regard.

— Cela vous surprend, mon cousin ? continuez... « Son exécution est pleine d'ampleur grasse et souple comme il convient dans tous les genres, mais surtout dans celui qu'il a choisi. »

— Voilà, remarqua le lecteur, s'interrompant avec complaisance, un exorde trop bienveillant pour ne pas amener une terrible péroration. J'entrevois sans peine la griffe sous la patte de velours.

— Quelle perspicacité vous avez aujourd'hui, mon cousin !

Félix reprit :

« M. Mairet possède un excellent sentiment de la couleur. »

— Il doit y avoir un mais, n'est-ce pas !

— Eh bien ! non, cher, c'est étonnant, il n'y en a pas !

« M. Mairet possède un excellent sentiment de la couleur, une palette des plus riches et des plus harmonieuses ; il a... » Hum ! hum !

— Mon pauvre Félix, il faut vous soigner ; vous avez, j'en suis convaincue, gagné une angine l'autre soir... Veuillez achever.

« Il a, reprit le dandy visiblement décontenancé, une entente parfaite du portrait, qui le recommande aux amis de l'art. »

— Que vous êtes bonne, madame, de m'avoir mis à même de répondre à la question que vous m'adressiez tout à l'heure. Oui, madame, cela fait un singulier effet d'entendre ainsi parler de soi. Que cette émotion serait plus douce si elle était partagée !

— Vous avez votre mère ?

— Elle sera bien heureuse, quoique je ne mérite guère tant d'éloges.

— A part votre mère, n'est-il personne...

— Est-ce que ces farceurs-là manquent de jolis modèles ! Si nous étions entre hommes, je vous raconterais...

— Merci de vouloir bien vous souvenir que je suis femme.

VII

— Félix ne me disait-il pas que vous ne peignez qu'à vos loisirs ! Avec votre talent vous ne devez pas manquer de commandes.

— Il en a par-dessus la tête.

— Félix, vous avez dit à monsieur que je désirais qu'il fît mon portrait ?

— Voilà un article qui ne lui laissera guère la faculté de le livrer en temps utile. Vous comprendrez que je sois pressé... et puis il faudrait vous rendre à son atelier, souvent, presque tous les jours...

— Vous m'accompagneriez.

— Croyez, madame, que j'entreprendrais votre portrait avec plaisir, si...

— Monsieur Horace, je vous en prie, donnez-moi un tour de faveur.

— N'insistez pas, ma cousine, c'est impossible, il m'a dit ses motifs.

— Aurez-vous le courage de me les répéter, monsieur ?

— Eh bien !... non, madame.

— Que vous êtes aimable ! si nous commencions, après le déjeuner, un projet de pose...

— Comme il vous plaira...

— Horace, tu n'y songes pas ! La marquise de Châtelneuf t'attend ; il serait par trop indiscret à nous de t'exposer à perdre une si belle protection.

— Voilà, dit tristement madame Cusset, la première fois que je regrette de n'être qu'une bourgeoise ; sans cela...

— Vous me proposeriez votre protection en échange de celle de la marquise ?

— Je vous offrirais mon amitié.

— Je gagnerais trop au change.

— La voulez-vous ? Restez à dîner...

— Horace nous ferait le plus grand plaisir, mais que dirait certaine jeune personne... Elle pleurerait...

— Partez donc, monsieur ! Je pouvais, égoïste, vous exposer à perdre un patronage dont votre talent peut se passer ; mais faire pleurer de beaux yeux, affliger un jeune cœur, inquiéter une affection, c'est tout autre chose ! Je ne me consolerais pas qu'*Elle* eût le moindre chagrin à cause de moi.

La jeune femme avait accentué le *elle* d'une façon si étrange qu'Horace ne put s'empêcher de la regarder avec étonnement, ce qui la fit rougir sans qu'elle sût au juste pourquoi.

— Oh ! oh ! s'écria le gandin ayant également remarqué le souligné du mot *elle*, il me semble que vous courez la poste dans vos suppositions. Regardez-le-donc, peut-il espérer jamais plaire ?

En réponse à cette inconvenance, la veuve promena sur le dandy un œil si clairement chargé de dédain qu'il fut atterré jusqu'à perdre contenance.

— Mon cher, ajouta-t-elle à sa réprimande muette, si vous n'aviez toujours plus brillé par les qualités physiques que par celles de l'âme, votre cœur vous eût certainement enseigné ce que certain poète dit quelque part :

Que d'amis indiscrets, de soins inopportuns !
Il est de ces chagrins au douloureux mystère
Devant qui l'Amitié doit pleurer et se taire...

Pour moi, je vous suis reconnaissante, sachez-le, de m'avoir fait connaître un artiste de la valeur de M. Mairat ; et je ne vous cache pas que je comprends, entendez-vous, Félix, je comprends qu'une jeune fille, qu'une femme... s'éprenne d'un homme qui sait parler de toute autre chose que d'attelages, de steeple-chase ou même d'handicap.

— Bon ! je vous ai encore fâchée ! je pensais rire. Horace n'en doute pas, et ne se fâche pas ! Savez-vous que vous venez de, me traiter rudement ? Vous me croyez incapable de parler d'autre chose que de ce qui est, avec raison, réputé comme il faut ; vous avez tort, permettez-moi de vous le dire. Au collège j'ai fait des vers latins aussi bien qu'Horace ; même... il m'arrive... mon Dieu, ma chère, puisque nous parlons vers, comment trouvez-vous ceux-ci ?

Ce disant, le gandin extrayait de son portecigares un papier rosé, et le tendit à madame Cusset, qui ne le prit pas.

— Voici, remarqua-t-elle, un singulier sanctuaire pour une épître, qu'à la couleur, plus qu'à l'odeur, je dois supposer amoureuse, dans la forme du moins.

— J'ose dire aussi dans le fond, chère Julie, permettez que je vous en fasse juge ; et le dandy lut avec une complaisante emphase :

J-e ne saurais nommer celle qui sut me plaire :
U-n fat peut se vanter ; un amant doit se taire ;
L-a Pudeur, qu'alarmait l'impétueux Désir,
I-nventa sagement le voile du mystère
E-t l'Amour étonné connut le vrai plaisir...

— Qu'en pensez-vous ? remarquez, je vous prie que chacun des vers commence par une lettre de votre nom : J-U-L-I-E.

— C'est fort joli... fit l'artiste prenant le papier.

— Croiriez-vous, mon cousin, que je ne comprends pas la portée de l'acrostiche dont vous nous gratifiez à brûle-pourpoint... à moins que vous n'ayez senti le besoin d'une diversion...

En cet instant un domestique entra, portant une lettre sur un plateau.

— Demande-t-on une réponse ? questionna la veuve qui s'approcha d'une fenêtre.

— Non, madame ; cette lettre est apportée par Roberts.

— L'idée de l'acrostiche est ingénieuse, mais il a le tort d'être un peu trop connu, dit très-bas Horace à Félix en lui rendant l'épître tandis que madame Cusset lisait sa lettre.

— Qu'est-ce que tu contes ? Prétendrais-tu que mes vers...

— Tes vers ?... Celui qui a osé te les donner pour fraîchement éclos est un maître fourbe, ou s'est moqué de toi ; et je dis comme le rondeau de Rousseau :

Si l'on connaissait ce brouillon,
On pourrait lui mettre un bâillon
Et corriger son bredouillage ;
Mais, pour un sot, il est fort sage
De n'avoir pas écrit son nom Au bas.

— Ah ça, Mairet, sais-tu bien...

— Je sais, répliqua celui-ci, que tu peux te connaître en chevaux, mais te hasarder à l'acrostiche est par trop audacieux. Remercie-moi donc, ingrat, d'avoir empêché ta cousine de prendre un geai sous les plumes d'un paon.

— Monsieur Mairet !..., né Cusset, si vous n'êtes pas content du service que je vous rends, vous n'êtes point raisonnable. Que dirai-je, moi qui ai dû me résigner à vos ennuyeux hum ! hum ! N'ai-je pas supporté avec la patience d'un agneau vos désagréables suppositions sur ma croix, vos malveillantes espérances à l'endroit d'un article que je reconnais trop louangeur ? Mais, entre nous, j'ai de notre camaraderie et des infirmités qu'elle m'a contraint à simuler, plein le dos ; et si vous continuez à manquer à nos conventions, gare au déballage !

— Je ne souffrirai pas que ma cousine aille à votre atelier !

— Je m'en consolerais en me souvenant que vous deviez l'y accompagner.

— Vous m'obligerez de trouver un moyen de ne pas faire le croquis qu'elle vous demande.

— Vous vous y opposez ?

— Absolument !

— Quoi donc !...

L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche Qu'on
l'abandonne...

N'y comptez pas !

Sa lecture terminée, madame Cusset plia la lettre, et après avoir promené sur les deux amis un regard moitié mécontent, moitié sardonique, qui n'échappa pas à l'artiste, elle revint vers eux.

— Monsieur Mairet, dit-elle en coquetant, vous m'avez abandonné la grande dame...

— Contre votre amitié...

— Je voudrais la victoire complète ; sacrifiez-moi aussi la jeune fille...

— Que me donnerez-vous pour cette défection ?

— Amour pour amour, s'écria Félix emporté par le dépit.

— Devenez-vous fou ? dit la veuve avec plus d'étonnement que de colère. Est-il assez sot !... murmura-t-elle. Ce que je vous donnerai, monsieur Horace, reprit-elle ; je vous gratifierai d'une belle feuille de bristol avec d'excellents crayons Faber, afin que rien ne s'oppose à ce que vous commenciez mon portrait, que votre confrère en poésie est si pressé de posséder.

- Tiens... tiens... pensa Horace ; aurait-elle entendu nos explications ?
- Nous allons prendre le café sur la terrasse ; je vous donnerai séance, et tandis que vous crayonnerez, je broderai votre chiffre sur cette batiste : un maintien et un remerciement tout à la fois.
- Et moi, que ferai-je ?
- Vous me relirez votre acrostiche.
- Un acrostiche réchauffé ne valut jamais rien.
- Devenez-vous modeste ? Enfin, puisque vous voilà si heureusement converti aux idées poétiques, mon cher cousin, vous allez nous lire les œuvres de votre ami ; nous passerons ainsi le reste de la journée entre les muses et l'amitié. Ce sera charmant, n'est-ce pas ?...
- Charmant est le mot.
- Non pas, madame ! s'écria Horace ; et parodiant Roger, il ajouta :

Grâce pour vous et grâce pour moi-même !

VIII

Peintre ou poète, Horace Mairet comptait plutôt parmi les classiques que parmi les fantaisistes. Ami sincère de la vérité en toutes choses, il n'en professait pas moins une horreur profonde pour le réalisme de parti pris, sous quelque forme qu'il s'offrît, Nature à demi rêveuse, à demi positive, il supportait aussi difficilement l'exagération dans l'art que l'afféterie dans le discours et le trop de réflexion dans les choses du cœur.

Son atelier, où se révélaient les demi-teintes de son caractère, agencé avec un goût excluant les puérilités de la mise en scène, n'avait pas toujours brillé par l'ordre, dans le sens bourgeoisement accepté de ce mot, qui admet une place pour chaque chose et veut chaque chose à sa place.

Pourquoi, depuis trois semaines que madame Cusset venait chez Horace poser tous les deux jours, en compagnie de son cousin, la physionomie de l'atelier avait-elle changé à vue d'œil ?

Pourquoi, à l'ordre douteux, avait-on vu peu à peu succéder une symétrie coquette ? Pourquoi la vieille bergère en velours d'Utrecht avait-elle cédé la place à la causeuse capitonnée ? Pourquoi les études drapées dans leur seule candeur, avaient-elles été remplacées par des œuvres moins primitivement

vêtues, et qui toutes avaient eu les honneurs de l'exposition ? Enfin, pourquoi les plus belles fleurs de la saison se prélassaient-elles dans des cornets de Saxe, qui, de mémoire d'amis, avaient exercé jusqu'alors une si constante hospitalité à l'égard de pipes désormais invisibles ?

L'explicite qui voudra, comme se l'expliquait la veuve. Nous nous contenterons de dire que, de deux jours l'un, le dos d'Horace s'arrondissait pour quelques heures, quoique dans des proportions de décroissance assez sensibles, et qu'il avait annoncé à madame Cusset que les vertus de l'huile de marron d'Inde ne manqueraient pas de le débarrasser très prochainement de sa boiterie et de la sciatique qui la causait.

Le portrait en était à sa dixième séance.

Félix s'était d'abord récrié sur la longueur des séances, mais Horace avait une telle déférence pour ses critiques, quoiqu'il pût lui appliquer plus qu'à tout autre le *nec crepidem judeas* d'Appelle, que le sportman, rendu patient par l'orgueil, avait fini par en prendre assez bien son parti.

Jusqu'alors il avait accompagné et, on lui doit cette justice, scrupuleusement gardé sa cousine, mais il est un jour, une heure, une minute où geôliers, maris, duègnes, tuteurs et jaloux croient pouvoir se départir de leur prudence, et ne dura-t-elle qu'une seconde, cette croyance leur devient inévitablement fatale.

Ce jour-là Félix s'était contenté d'amener sa cousine. Après avoir constaté l'état de gibbosité de l'artiste, il avait prétexté une affaire des plus sérieuses et sollicité de sa cousine l'autorisation d'une courte absence.

Après son départ, la conversation devint traînante entre le peintre et son modèle. Le premier paraissait absorbé dans son travail ; l'autre était vraiment émerveillée de son portrait qui révélait vraiment les chances d'un grand succès. Madame Cusset était représentée sur la terrasse d'Enghien, tenant une broderie, et le visage éclairé par un reflet de soleil couchant. L'artiste avait donné à la jeune femme une expression rêveuse qui ajoutait une séduction de plus au charme de ce gracieux visage.

— Monsieur, demanda-t-elle tout à coup, quand pensez-vous avoir terminé ?

— Vous vous ennuyez, madame.

— Non ; mais mon cousin trouve que ma broderie est pour le moins aussi interminable que celle de Pénélope.

— Ainsi ce portrait est pour Félix ? Si je l'épouse...

— L'épouserez-vous ?

— Le pauvre garçon m'aime à faire pitié.

A cette réponse ambiguë, que le timbre de la voix faisait secrètement railleuse, l'artiste leva la tête pour en saisir le sens, mais il trouva son modèle impénétrablement absorbé dans la contemplation de son aiguille.

— Auriez-vous vraiment pitié d'un homme qui vous aimerait, questionna-t-il, affectant la plus parfaite indifférence, quoiqu'il ne pût s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles.

— Vous le voyez, puisque je suis à peu près résignée à épouser mon cher cousin.

— Qui vous y force si vous ne l'aimez pas ?

— Rien que la crainte de lui faire du chagrin ; puis, je vous l'avoue, la peur d'en aimer un autre, lequel ne le vaudrait pas.

— Ce serait difficile...

— De quel air vous dites cela !... est-ce que vous ne l'aimeriez pas ?

— Moi, aimer Félix ! exclama Horace, non madame ; et puisque vous m'en offrez l'occasion, je vais vous ouvrir mon cœur : Non, je n'aime pas les sots et n'estimerai jamais la suffisance ; non, je ne puis me dire l'ami de l'ineptie, fût ; elle titrée, mitrée, bien moins encore lorsqu'elle n'est que dorée. Plutôt que voir ce portrait en la possession de Félix, je préférerais qu'il ne fut que cendres !

— Aussi sot, fat et nul que vous fassiez mon cousin, il m'aime.

— Il le dit !...

— En m'épousant il compte que meubles et immeubles entreront dans la communauté. Ce portrait devra donc lui appartenir.

— Oh ! que je comprends Cardillac ! s'écria le peintre avec colère.

— Qu'était ce Cardillac ?

— Un orfèvre, un artiste, un cœur primitif et rudement trempé, qui, lorsqu'il avait ciselé un bijou, s'en éprenait d'amour, et égorgeait l'acheteur auquel il était contraint de le livrer, afin de redevenir possesseur de son œuvre.

— Vous me faites frémir ! Heureusement, monsieur Horace, l'amour n'a rien à faire ici.

— Qu'en savez-vous ? interrogea l'artiste en jetant rageusement sa palette sur la boîte à peindre.

— Voyez-vous la stupéfaction de mon pauvre cousin ? répliqua madame Cusset en essayant de rire pour dissimuler le trouble qui s'emparait d'elle ;

le voyez-vous apprenant qu'il est exposé à être assassiné pour un portrait qu'il ne prendra qu'à contre cœur.

— Pourquoi ?

— Quelle demande ! Si vous n'aimez pas vos antipodes, mon cousin n'a-t-il pas le droit de ne pas adorer les peintres ?

— Mais... vous...

— J'eusse aimé Pope, adoré Byron... si...

— Je comprends, madame... si Pope et Byron n'avaient eu le malheur...

— Le premier d'être faible jusqu'à se dégrader en voulant se venger, et si l'autre n'avait plus écouté les intérêts de son orgueil que ceux de son génie.

— Quoi ! si Pope vous eût dit : je vous aime, vous n'eussiez pas reculé d'épouvante ?

— Si j'avais pu l'estimer jusqu'au dévouement, non certes. L'objet qu'on aime, lorsqu'on aime sincèrement, observa madame Cusset avec une fine et adorable raillerie, n'est-il pas, entre tous, le plus beau, le seul possible, l'unique au monde. Si l'amour est toujours enfant, il est aussi toujours aveugle.

— Sachez donc, madame, que je vous aime ! dit Horace tombant aux genoux de son modèle et prenant sa main, qu'il, couvrit de baisers, sans qu'on lui opposât trop de résistance.

— Monsieur, fit la dame plus inquiète que surprise, relevez-vous ! si mon cousin !...

— Vous l'aimez !... Vous le voyez, madame, mieux vaut encore nullité que difformité.

— Il me semble, monsieur, qu'il ne tiendrait qu'à vous de n'être plus difforme... Pour moi, je pense que la mystification que vous avez cru pouvoir vous permettre a suffisamment duré.

— La mystification ? répéta Horace en se relevant honteux ; depuis quand savez-vous ?...

— Depuis le jour où vous m'avez été présenté.

— Ainsi Félix, pour qui je m'étais prêté à ce travestissement, et à mon corps défendant, m'a trahi ? très-bien ; c'est une affaire qui se réglera entre nous.. Moi qui me trouvais toujours lié par ma parole...

— Je vous assure que ce pauvre Félix ne m'en croit pas instruite.

— Comment vous, si bonne, avez-vous pu me laisser ridicule si longtemps ? Maudite bosse ! s'écria l'artiste en retirant le coussin qui la

simulait. Ainsi, madame, voici trois semaines que vous vous moquez de moi !

— Tout juste autant que vous, d'une femme dont le seul tort était d'avoir désiré connaître un homme qu'elle croyait digne d'estime... Aussi, s'écria madame Cusset prenant son chapeau et son pardessus, jamais je ne me pardonnerai cette démarche.

— J'expie ma faute, car vous voilà bien irritée, et je vous aime...

— Oui, monsieur ! je suis justement irritée ; et n'espérez pas me désarmer ! je le suis tellement que je vous le déclare : vous pouvez garder mon portrait, si vous ne voulez pas que je le donne à Félix ; lui, du moins, avait pour excuse la jalousie.

— Jamais ! fit Horace saisissant la toile et se disposant à briser le châssis.

— Si vous le détruisez... s'écria la veuve qui pâlit, vous m'avez vue pour la dernière fois ?

— Pardon de cet emportement !

— Il rend plus déplorable le hasard qui m'a fait lire vos vers.

— Songez que ce portrait, comme Cardillac, je l'ai peint avec amour...

— Moi qui vantais vos vers à tout le monde, observa la veuve feignant de ne pas avoir entendu !

— Je gage pourtant que, s'il fallait vous en rappeler quelques-uns...

— J'ai bonne mémoire, monsieur, et vous le prouverai.

— Souvenir de l'offense, triste mémoire, madame ; vous souvient-il de ceci :

Pardonnons, pardonnons ! La vie est si fragile !

Que les torts du matin soient oubliés le soir !

La douce loi de l'Évangile,

C'est le pardon. Est-on certain de se revoir ? D'ailleurs, madame, je suis loin d'être aussi coupable que vous le pouvez supposer. Félix lui-même, en m'entraînant à cette folie, n'a pas songé... non, ni l'un ni l'autre n'avions prévu...

— Je vous crois, et j'admets, à la rigueur,

Que les torts du matin soient oubliés le soir.

Mais, monsieur Horace, des torts de trois semaines !

— Je suis bien coupable, je le sens de plus en plus ; pourtant, madame, je vous aime à l'égal de ma mère, plus que l'art et la vie. Oui je vous ai offensée : mais, si vous partez, sur mon amour, je ne m'en consolerais jamais !

— Tout s'oublie !

— Je n'oublierai pas... je le jure.

— Serment... qu'emporte lèvent...

— Mais que faut-il donc trouver, inventer, dire, pour vous convaincre de mes regrets et de mon dévouement ? Ah !. Julie ! supplia Horace tombant de nouveau aux pieds de madame Cusset, par le nom de ma mère vénérée que vous portez, si tout s'oublie, daignez oublier ma faute, et mon existence tout entière ne suffira pas à vous prouver que ma reconnaissance égale mon amour.

— Aimer toute la vie... pour un poète... ce serait bien longtemps.

— Ne le croyez pas !

Près de vous le Temps a des ailes

Et l'Amour cesse d'en avoir.

— Encore un madrigal ?

— Il n'est pas de moi...

— Alors, je le pardonne.

— Et moi, ne me pardonnez-vous pas ?

— Il le faut Lien, c'est

La douce loi de l'Évangile.

Mais je mets à mon pardon...

— Et à notre mariage ?...

— Comme à notre mariage, reprit madame Cusset, abandonnant sa main aux baisers d'Horace, une condition : vous ne ferez plus de portraits de femme...

— Plus qu'un.

— Lequel, monsieur ?

— Celui de notre fille.

IX

— Je suis en retard, ma cousine, s'écria Félix voyant madame Cusset le chapeau sur la tête, et qui, émue et charmée, avait pris par contenance un album qu'elle trouva sous sa main ; j'ai une grande nouvelle à vous apprendre ; vous n'allez pas le croire ! Deviator a battu Georges au prix des Tertres ; mais Georges a distancé Robinson et Recouvrance. Reiset et Daru sont furieux.

— Que m'apprenez-vous là ?

— Tout ce qu'il y a de plus véridique !

— C'est ce qui vous rend si heureux ?

— C'est-à-dire que je ne donnerais pas ma journée pour cent louis ! s'écria Félix riant du rire de la sottise qui s'épanouit à l'aise se croyant dans son milieu ; vous comprendrez ma joie lorsque vous saurez que le jockey Pratz, un habile qui montait Georges, issu de Father-Thames et Margaret, m'en a fait gagner deux cents par la défaite de Recouvrance. Et le portrait, l'a-t-on bien avancé ?

— Il est terminé, mon cousin.

— Sans reproche, Mairet, tu y as mis le temps. Si la photographie est moins flatteuse que la peinture elle a sur elle l'avantage d'un résultat instantané. C'est vraiment pas mal ressemblant. Reste à savoir ce que cela vaut... raisonnablement.

— Le plaisir de l'avoir fait.

— C'est peu, mais, à ta place, j'eusse répondu de même : entre amis, entre barbistes surtout, l'obligé oblige, n'est-ce pas ? mais sois tranquille, je vais y faire mettre un cadre ! Où diable le placerai-je pour qu'il se voie bien ?

— Vous savez, mon cher Félix, que ce portrait appartiendra à mon mari ?

— Je l'entends bien ainsi...

— Monsieur Mairet le garde...

— Jusqu'à l'Exposition... Merci, mon bon, ça m'évitera de le trimbaler de mon logement de garçon dans l'autre.

— Hélas ! mon cousin, M. Mairet garde mon portrait parce que, m'ayant demandé pendant votre absence la permission de ne s'en pas dessaisir, j'ai eu l'imprudence d'accéder à sa demande à condition qu'il ferait un miracle.

— Que c'est bien de vous ! le miracle n'a pas eu lieu, bien entendu ?

— Au contraire.

— Allons donc ! ils n'ont plus cours, même à Naples !

— Vous ne voyez pas que M. Horace n'est plus bossu ?

— C'est impossible ! protesta le gandin, plaçant son binocle sur l'œil pour mieux s'assurer de la vérité ; allons, dit-il, le fait est certain : mais... quel orthopédiste ?...

— L'amour, mon cher camarade.

— Un miracle de par l'amour... Je ne me crois pas un imbécile, tant s'en faut ; pourtant, plus vous vous expliquez et moins je vous comprends.

— C'est pourtant simple comme un book. Imagine-toi que mon atelier a été trois semaines un turf, un derby, à ton choix ; que deux chevaux, Fortune et Amour, ont couru, l'un monté par Félix et l'autre par Horace ; figure-t-on encore qu'il s'agissait, au lieu du prix des Tertres, de la main de ta cousine.

— Tu parles en vrai sportman ; je ne m'exprimerais pas mieux !

— Eh bien ! Amour a battu Fortune.

— C'est toujours une supposition !...

— Heureusement non !

— En résumé, tout cela veut-il dire que vous épousez Julie ?

— Il m'est permis de l'espérer.

— Ainsi, ma cousine, vous consentiriez, après m'avoir promis...

— Qu'ai-je promis ?

— J'espérais du moins...

— Vous aviez tort ; lorsqu'à Enghien vous m'avez demandé si je vous aimais, quelle a été ma réponse ? « Pas du tout ; » du moins pas du tout comme vous l'entendiez...

— Avoir profité de mon absence pour vous instruire de l'innocente ruse que mon amour m'avait suggérée !...

— Vous vous trompez encore, Félix. Votre ami est resté le discret complice d'une mascarade que je veux bien oublier. Le miracle qu'il plaît à M. Horace de mettre sur le seul compte de l'amour est dû à une lettre de madame Bocconio.

— Quelle lettre ?

— Celle que j'ai reçue à déjeuner le jour où vous me faisiez votre dupe en me présentant M. Mairet.

— Eh bien ! ma cousine, lorsque j'affirmais, ce même jour, que vous lui donneriez amour pour amour, avais-je tort ?

Souvent femme varie.

— L'aphorisme est vieux. Au surplus, je ne vous ai jamais fait espérer que je serais votre femme...

— Quand, sur votre terrasse, je vous surprenais consul tant les chrysanthèmes, n'était-ce pas à moi que vous pensiez ?

— C'était aux poésies de M. Horace.

— Voyons ! franchement, pourquoi me préférez vous monsieur ? S'il a ses mérites, j'ai les miens ; on me cite partout pour ma respectability, et c'est quelque chose par le temps qui court.

— Vous êtes un homme à la mode ? — J'ai la fatuité de le croire...

— Eh bien ! voilà précisément ce qui détermine mon choix.

— Allons ! dit le gandin avec une feinte résignation, je suis depuis quelque temps trop heureux en chevaux pour l'être longtemps en amour. A vous les deux millions, Horace ; autant vous qu'un autre : et même mieux vous qu'un autre, car j'ai bien souffert, au dernier banquet barbiste, en voyant un garçon de votre mérite crotté jusqu'à l'échiné.

— Mille grâce ! Aussi, devenu votre parent, quoique j'entende me marier séparé de biens, par considération pour votre honorability et pour ne pas trop vous chagriner, je m'engage à aller au prochain banquet... en omnibus.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE ACHILLE FAURE

18, rue Dauphine

ANONYMES.

L'Empereur à l'Institut. Une Brochure in-8.	1 »
Dieu pour tous. Une brochure in-8.	1 »
Le Rhin. Brochure in-8.	1 »
Les Inondations (causes et remèdes). Brochure in-8. . .	1 »
Plan de Paris (magnifique plan Furne), mis au courant de tous les derniers changements.	
Cartonné et plié	3 »
Cartonné et collé sur toile.	5 »
Paris instantané. PLAN A AIGUILLE. Cartonné et plié. .	2 50
Cartonné et collé sur toile.	4 50
Les Songes dévoilés par le spiritisme.	2 »
La France travestie ou la Géographie apprise en riant. 1 joli volume in-18, orné d'un frontispice illustré.	1 »
À travers les portes. 1 vol.	3 »
Rémoires d'une biche anglaise. 1 charmant volume.	3 »
Une autre biche anglaise. Suite du volume précédent.	3 »
Rémoires d'une honnête fille, avec le portrait de l'au- teur, gravé sur acier, par Staal. 1 vol.	3 »
Voyage à la lune. 1 vol., avec une gravure.	3 »
Souvenirs intimes d'une dame du lac. 1 vol.	3 »
Rémoires d'une biche russe. 1 vol.	3 »
La Saison musicale. 1 vol.	2 »
L'Art d'accommoder les restes. 1 vol. cartonné. . .	1 25
La Cuisine pour tous. 1 vol. cartonné.	1 25

AMEZEUIL (C^{te} D').

Les Amours de contrebande. 1 vol.	3 »
--	-----

ARNOULT (EUGÈNE D').

La guerre de Pologne en 1863. 1 vol. in-18 jésus. .	1 »
Les Brigands de Rome. 1 vol.	1 »

ASSOLLANT (A.).

Mémoires de Gaston Phœbus. 1 vol. 3 »

ASTRIÉ.

Les Cimetières de Paris, guide topographique et artistique. 1 vol. orné de trois plans. 2 »

AUDOUARD (M^{me} O.).

Un Mari mystifié. 1 vol. 3 »

BARBARA (CH.).

Histoires émouvantes. 1 vol. 1 »

BARBEY D'AUREVILLY.

Un Prêtre marié. 2 vol. 6 »

Une Vieille Maîtresse. 1 vol. 3 »

BARNUM.

Les Blagues de l'univers. 1 vol. 3 »

BELOT ET E. DAUDET.

La Vénus de Gordes. 1 vol. 3 »

BERGERAT (ÉMILE).

Une amie, comédie en 1 acte en vers, représentée au Théâtre Français. 1 »

BILLAUEDEL (E.).

Histoire d'un trésor. 1 vol. 1 »

La Mare aux oies. 1 vol. 1 »

BLANC (CASIMIR).

Jeanne de Valbelle. 1 vol. 1 »

BLANQUET (ROSALIE).

La Cuisinière des ménages. 1 beau vol. cartonné. . 3 »

BONHOURE.

Méthode de lecture. 1 vol. cart. 50

Premières lectures courantes. 1 vol. cart. 70

Premières lectures instructives. 1 vol. cart. 90

BOSQUET (E.).

Une Femme bien élevée. 1 vol. 3 »

BRÉHAT (DE).

Un Mariage d'inclination. 1 vol.	3 »
La Sorcière noire. 1 vol.	3 »

BRIDE (CHARLES).

L'Amateur photographe, <i>Guide usuel de photographie, à l'usage des gens du monde, orné de nombreuses vignettes et suivi d'un abrégé de chimie photographique.</i>	3 »
--	-----

BROT (A.).

La Cousine du roi. 1 vol.	3 »
--	-----

BUSSY (DE).

Dictionnaire de l'art dramatique. 1 vol.	4 »
Dictionnaire d'éducation. 1 vol.	1 »

CATHERINEAU.

Le Paramaribo. 1 vol.	3 »
--------------------------------------	-----

CAUVIN (J.).

Les Proserits de 93. 1 vol.	3 »
--	-----

CENDREY (C. DE).

Bill-Biddon. 1 vol.	1 »
Nathan-Todd. 1 vol.	1 »

CHALIÈRE (LOUIS).

Ingenio. 1 vol. in-18.	1 »
---------------------------------------	-----

CHAMPFLEURY.

Ma tante Péronne. 1 vol.	3 »
---	-----

CHARLES (VICTOR).

La Béguine de Bruges. 1 vol. in-32.	1 »
--	-----

CIMINO.

Les Conjurés, roman traduit de l'italien par Chenot. 2 vol.	6 »
--	-----

CLARETIE (JULES).

Les Ornières de la vie, 1 vol., orné de deux vignettes;	1 »
Un Assassin. 1 vol.	3 »
Voyages d'un Parisien. 1 vol.	3 »

COMETTANT (OSCAR).

En Vacances. 1 vol., orné de deux vignettes.	3 »
---	-----

COMETTANT (OSCAR). (Suite.)

L'Amérique telle qu'elle est. 1 vol.	3 ,
Le Danemark tel qu'il est. 1 vol.	4 ,
Un Petit Rien tout neuf. 1 vol. in-18 jésus	3 ,
Le Naufrage de l'Evening Star. Brochure in-8.	1 ,

CONTY (DE).

Paris en poche. Guide pratique, illustré de nombreuses gravures. Un vol. élégamment cartonné.		4 ,
Paris populaire		2 50
Londres en poche. Guide pratique du voyageur à Londres. 1 vol. élégamment cartonné.		4 ,
Plan de Londres. Guide indicateur instantané.		2 50
Les bords du Rhin en poche. Guide pratique et illustré. 1 vol. élégamment cartonné.		5 ,
Guides pratiques des voyages circulaires, rédigés sous les auspices des Compagnies.		
Bruxelles. 2 »	La Suisse et le grand-du-	
Belgique et Hollande. . . 2 50	ché de Bade.	2 50
Belgique. 2 50	Suisse française.	2 50
Bords du Rhin. 2 50	Alsace et Vosges.	2 50
L'Oberland Bernois. . . 2 50	Les Côtes de Normandie. .	2 50

CORTAMBERT (RICHARD).

Impressions d'un Japonais en France. 1 vol.	1 ,
--	-----

DASH (Classe).

Le Chien qui sème des perles.	3 ,
--	-----

DAURIAC.

La Télégraphie électrique. 1 vol.	1 ,
--	-----

DEBANS (CAMILLE).

Sous Clef. 1 vol.	1 ,
----------------------------------	-----

DELVAU.

Françoise. 1 vol. in-32, avec une eau-forte de Thérond. .	1 50
Le Fumier d'Ennius. 1 vol. in-18, avec une eau-forte. .	3 ,
Le Grand et le Petit Trottoir. 1 vol.	3 ,
Du pont des Arts au pont de Kehl. 1 vol.	3 ,
A la porte du Paradis. 1 vol.	3 ,
Les Plaisirs de Paris. 1 vol. élégamment cartonné. . .	4 ,

DEMMIN (A.).

Une Vengeance par le mariage. 1 vol. 3

DESLYS (CHARLES).

Les Bottes vernies de Cendrillon. 1 vol. 3 »

DIDEROT.

Le Neveu de Rameau. 1 vol. 1 »

DUBOYS (JEAN).

La Combes noire. 1 vol. 3 »

DUSOLIER (ALCIDE).

Nos Gens de lettres, critiques et portraits littéraires. 1 vol. 1 »

EMMANUEL.

De la Madeleine à la Bastille, vaudeville en un acte. . 1 »

ÉNAULT (ÉTIENNE).

Scènes dramatiques du mariage. 1 vol. in-18 jésus. 3 »

L'Homme de minuit. 1 vol. 3 »

EYMA (X.).

La Mansarde de Rose. 1 vol. 3 »

FEUTRÉ (ANGÉLY).

Une Voix inconnue. 1 vol. 2 50

Passe-port d'un inconnu. 1 vol. 3 50

FÉVAL (P.).

Les Mystères de Londres. 2 vol. 6 »

L'Homme de fer. 1 vol. 3 »

FROMENT (RUSTIQUE).

Meyerbeer et Thérèse. 1 vol. 2 »

GAGNEUR (L.-M.).

La Croisade noire. 1 fort vol. in-18 jésus. 3 50

Le Calvaire des Femmes. 1 vol. 3 »

GONZALÈS (EMMANUEL).

Les Sabotiers de la forêt Noire. 1 vol. 3 »

Les Sept Baisers de Buckingham. 1 vol. in-18. . . 3 »

Le Vengeur du mari. 1 vol. 3 »

GOUDAL (L.).

L'Hermine de village. 1 vol. 3 »

GOURDON DE GENOUILLAC.

Comment on tue les femmes. 1 vol. in-18 jésus. . . . 1 »

GRANDET.

Benaniel. 1 vol. avec eau-forte de Flameng. 3 50

GRANGER (Ed.).

Fables nouvelles. 1 vol. in-18 jésus. 1 »

GRAUX.

Le roman d'un zouave. 1 vol. 1 »

GRAVILLON (ARTHUR DE).

A propos de bottes. 1 vol. in-8, avec 86 vignettes. . . 3 »

J'aime les morts. 1 vol. imprimé par Perrin, de Lyon. . 6 »

Sur une pointe d'aiguille. 1 vol. in-8. 1 »

De l'oisiveté incomprise. Brochure in-8. 1 »

HALT (ROBERT).

Une Cure du docteur Pontalais. 1 vol. 3 »

HELLY (GEORGES D').

Les Morts royales. 1 vol. 3 »

HENRIET (F.)

Le Paysagiste aux champs. 1 vol. in-8, illustré de 12
eaux-fortes. 6 »

Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande,
épreuves avant la lettre. Prix. 20 »

HERZ (H.).

Mes Voyages en Amérique. 1 vol. 3 »

HOCQUART.

Le Vétérinaire pratique. 1 vol. 3 »

La Tenue des livres pratique. 1 fort vol. in-12. . . . 3 »

JANIN (JULES).

Circé. 1 volume imprimé avec luxe et orné d'une charmante
eau-forte. 3 »

JOLIET (C.).

Le Médecin des dames. 1 vol. 3 »

Le Roman de deux jeunes mariés. 1 vol.	3 »
Une Reine de petite ville. 1 vol.	3 »
Romans microscopiques. 1 vol.	3 »
Les Athéniennes. 1 vol. de poésies.	3 »

KOCK (HENRY DE).

Les Mémoires d'un Cabotin. 1 vol., avec 3 gravures. .	1 »
La Voleuse d'amour. 1 vol., avec 5 gravures.	1 »
Les Accapareuses. 1 vol., avec 2 gravures.	1 »
La Nouvelle Manon. 1 vol., avec une eau-forte.	1 »
Guide de l'Amoureux à Paris. 1 vol., avec une vignette.	1 »
Le Roman d'une femme pale. 1 vol. avec une eau-forte.	3 »
Les Petites Chattes de ces Messieurs. 1 vol. in-18.	1 »
L'Amour bossu. (Nouvelle édition)	1 »
Le Marchand de Curiosités. 1 vol.	3 »

LACRETELLE (H. DE).

Le colonel Jean. 1 vol.	1 »
--	-----

LANNEMAS (CH. DE).

L'Idole de sable. 1 vol.	2 »
---	-----

LARCHER.

Un Dernier mot sur les femmes. 1 vol. in-32 jésus. .	75
---	----

LECOMTE (HENRY).

Biographies. Virginie Déjazet.	1 »
— Frédéric Lemaître.	1 »
— Bouffé.	1 »

LEFEUVE.

Les anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III, cinq beaux vol. suivis d'une table de concordance.	25 »
--	------

LÉO (ANDRÉ).

Un Mariage scandaleux. 1 vol.	3 »
Une vieille Fille. 1 vol. in-18 jésus, avec une vignette. .	2 »
Les deux Filles de M. Plichon. 1 vol.	3 »
Jacques Galéron. 1 vol.	1 »
Observations d'une mère de famille à M. Duruy. 1	»

LÉO LESPÈS (THIMOTHÉE TRIMM).

Avant de souffler sa bougie. 1 vol. in-18 jésus. . . .	3 »
Spectacles vus de ma fenêtre. 1 vol.	3 »

LEROY-BEAULIEU.

Une troupe de comédiens. 1 vol.	3 »
--	-----

LESCURE (M. DE).

Les Amours de Henri IV. 1 fort vol. in-18 jésus, orné
de quatre beaux portraits historiques 4 »

Il a été tiré de ce livre cent exemplaires numérotés. Il reste à vendre seulement quelques exemplaires sur vélin, à 8 fr.

Les Amours de François I^{er}. 1 vol. avec une eau-forte. 3 »

Il a été tiré de ce livre dix exemplaires numérotés (1 à 10) sur chine, à 20 fr.; dix (11 à 20) sur papier de Hollande, à 18 fr.; quarante (21 à 60) sur beau jésus vélin à 6 fr.

Lord Byron. 1 vol., avec portrait. 3 »

LOTHIAN (MARQUIS DE).

La Question américaine. 1 vol. in-8. 6 »

MALO (CH.).

Femmes et Fleurs, *petites photographies badines.* 1 joli vol. 1 50

MARANCOUR (DE).

Rien ne va plus. La Rouge et la Noire. 1 vol. in-18. 1 »

Confessions d'un commis-voyageur. 3 »

MARCHEF GIRARD (M^{lle}).

**Des Facultés humaines et de leur développement
par l'éducation.** 1 vol. in-8. 7 50

MARESCHAL.

Le Coffret de Bibliaue. 1 vol. des Nouvelles. 1 50

MARGRY.

Belin d'Esquambuc et les Normands aux Antilles.
1 vol. in-8. 2 50

MAROTEAU (GUSTAVE).

Les Flocons. 1 vol. de poésies. 2 »

MARX (ADRIEN).

Les Romans du wagon. 1 vol. 3 »

Indiscrétions parisiennes. 1 vol. 3 »

MÉRAT (ALBERT).

Les Chimères. 1 vol. 3 »

MIE D'AGHONNE.

Le Mariage d'Annette. 1 vol. 3 »

MINORET (EUGÈNE).

L'Oraison dominicale. 1 vol. in-32 jésus, imprimé avec
luxé par Perrin, de Lyon. 4 »

MOLÉRI.

La Terre promise. 1 vol.	3 »
L'Amour et la Musique. 1 vol.	3 »

MOLIÈRE.

Nouvelle édition imprimée par Perrin, de Lyon, avec une eau- forte en tête de chaque acte. 6 vol. Chaque.		20 »
--	--	------

MONOT.

De l'Industrie des Nourrices et de la mortalité des petits enfants. 1 vol. in-8.	3 »
---	-----

MONSELET (CH.).

De Montmartre à Séville. 1 vol.	3 »
Portraits après décès. 1 vol.	3 »

MONTEMERLI (C^{tesse} MARIE).

Entre deux Femmes. 1 vol. in-18 jésus.	3 »
---	-----

MORNAND (F.)

Garibaldi. 1 vol.	2 »
----------------------------------	-----

NADAUD (G.).

Chansons ; nouvelle édition contenant toutes les nouvelles chansons. 1 vol. in-18 jésus.	4 »
--	-----

NEUKOMM (EDMOND).

Histoire du Freischütz. 1 vol.	1 »
---	-----

NOIR (L.)

Souvenirs d'un Zouave :

Montébello, etc. 1 vol.	1 »
Magenta. 1 vol.	1 »
Solférino. 1 vol.	1 »

NOIRIT (JULES).

Haydée. 1 vol.	3 »
-------------------------------	-----

OLLIVIER (RAOUL).

Séduction. 1 vol. in-18 jésus.	1 »
---	-----

ORDINAIRE (RAOUL).

Marius et les Teutons. 1 vol.	1 »
--	-----

PAUL (ADRIEN).

Les Finesses de d'Argenson. 1 vol. in-18 jésus. . .	1 »
Ninette. 1 vol.	1 »
Thérèse. 1 vol.	1 »
Un Anglais amoureux. 1 vol.	1 »

PAYA (CH.).

Les Cachots du Pape, 2^e édit. 1 vol. in-18 jésus. . . . 1 »

PÉRIER (C.).

La Grève des amoureux. 1 vol. 3 »

PONSON DU TERRAIL.

Le Trompette de la Bérésina. 1 vol. 3 »

PIC (ULYSSE).

Lettres gauloises. 1 vol. in-18 jésus. 1 »

POUCEL (BENJAMIN).

Les Otages de Durazno, souvenirs du Rio de la Plata. In-8 6 »

Les Itinéraires au Rio de la Plata. Une brochure in-8. 1 »

POUPILLIER (C.).

Une Ode de Sapho. In-8. 2 »

POUPIN (VICTOR).

Un Chevalier d'amour. 1 vol. in-18 jésus. 3 »

Un Mariage entre mille. 1 »

Un Bal à l'Opéra. 1 vol. 1 »

POURRAT.

Vercingétorix, Étude dramatique en prose et en vers. 1 vol. 3 »

PRUDHOMME SULLY.

Stances et poèmes. 1 vol. de poésies. 3 »

Les Épreuves. 1 vol. de poésies. 3 »

RAMBAUD (Y.).

Les Théâtres en robe de chambre. 1 vol. 3 »

Une Parvenue. 1 vol. 3 »

RATTAZZI (M^{me}, née DE SOLMS).

Les Soirées d'Aix-les-Bains. 1 vol. 1 »

RAZOUA.

Souvenirs d'un spahis. 1 vol. 3 »

RÉAL (ANTONY).

Les Francs-Routiers. 1 vol. 1 »

Les Tablettes d'un forçat. 1 vol. 1 »

RÉVOIL (BÉNÉDICT-HENRY).

Un Cœur pour deux. 1 vol. 1 »

REYNOLDS.

Les Mystères de la cour de Londres.	1 vol.	3 »
2 ^e partie : Fernanda.	1 vol.	3 »
3 ^e partie : La Comtesse de Desborough.	1 vol.	3 »
4 ^e partie : La belle Octavie.	1 vol.	3 »

RIGAUDIERE (DE LA).

Histoire des persécutions religieuses.	1 vol.	1 »
---	----------------	-----

ROSSIGNOL (L.).

Lettre d'un mauvais jeune homme à sa Nini.	1 vol.	3 »
---	----------------	-----

ROSTAND (E.)

La seconde page.	1 vol. in-8.	5 »
Ebauches.		4 »

Ces deux volumes sont imprimés avec grand luxe par Perrin, de Lyon.

ROUSSELON.

Le Jardinier pratique.	1 vol.	3 »
-------------------------------	----------------	-----

SAUVESTRE (CH.)

Les Congrégations religieuses.	1 vol.	3 »
---------------------------------------	----------------	-----

SCHOLL (A.).

Les Cris de paon.	1 vol.	3 »
--------------------------	----------------	-----

SÉGALAS (M^{me} A.).

Les Mystères de la maison.	1 vol.	3 »
-----------------------------------	----------------	-----

STAPLEAUX.

Le Roman d'un fils.	1 vol.	3 »
Le Château de la rage.	1 vol.	3 »

THÉNESOL (A.).

Didier.	1 vol.	3 »
----------------	----------------	-----

THOUZERY (P.).

La Femme au XIX^e siècle.	1 vol.	3 »
--	----------------	-----

TOUROUDE (A.).

Messieurs les Cerfs.	1 vol.	3 »
-----------------------------	----------------	-----

VALLÈS (J.).

Les Réfractaires.	1 vol.	3 »
La Rue.	1 vol.	3 »
Les Aventuriers de la Seine.	1 vol.	3 »

VERNEUIL (DE).		
Les Petits Péchés d'une grande dame.	1 vol. . . .	3 »
VIAL (A. A.).		
Aventures du Nouveau Monde.	1 vol.	3 »
VIGNEAU.		
Une Fortune littéraire.	1 vol.	3 »
WALLACE (S.-JONES).		
Jefferson Davis.	Broch. in-8	1 »
WAILLY (J. DE).		
La Vierge folle.	1 vol.	3 »
Mémoires d'un homme à bonnes fortunes.	1 vol.	3 »
La Voisine.	Pièce en 1 acte.	1 »
ZACCONE (P.)		
Histoire anecdotique de la poste.	1 vol.	3 »
ZOLA (ÉMILE).		
Le Vœu d'une morte.		3 »
Mes Haines.		3 »





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Un bal à l'Opéra. [Marcaillou. Les Poésies d'Horace Mairet.
Par Victor Poupin.]*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5619997x>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr